

sommaire du n° 119, décembre 2017

■ Billet de la rédaction	4
■ Après-midi des cartels	
« Qu'est-ce qu'un cartel d'École ? »	
Nadine Cordova, Pourquoi le cartel ?	7
Elisabete Thamer, Penser la psychanalyse	13
Didier Grais, Le cartel (d'École) : un savoir en plus	18
Colette Soler, Cartel d'École ?	23
■ L'ACAP-CL : joyeux anniversaire !	
<i>Quelques mots du bureau de l'ACAP-CL</i>	
Nadine Cordova, Les douze ans de l'ACAP-CL	27
Dimitra Kolonia, L'ACAP, pas sans le CL	31
<i>Quelques mots des fondateurs d'hier et d'aujourd'hui</i>	
Claude Léger, Projet de centre d'accueil psychanalytique	33
Luis Izcovich, Pourquoi le CAPA ?	35
Françoise Josselin, Il était une fois...	39
<i>Les CAP aujourd'hui</i>	
Le CAPA à Paris et son antenne à Bagnole	
Cathy Barnier, Respect...	40
Véronique Barrière, Bagnole, une ville de la banlieue est	42
Céline Guégan-Casagrande, Une adresse	44
Frédérique Decoin, Un lieu vivant	46
Christine Eguillon, Savoirs croisés	48
Sophie Henry, Le prix à payer	50
Maud Hildebrand-Bureau, Pourquoi ce choix CAPA ?	53
Adrien Klajnman, Temps de voir	56
Élisabeth Pivert, Une pensée mise en abîme ?	58
Christine Silbermann, Les CAP, une offre qui excède la demande	61
Ali Tissnaoui, Consultant au CAPA	62

Le CAPAO à Orly

Jean-Pierre Drapier , La contre-expérience	64
Régine Chaniac , Intervenir au CAPAO	66
Dominique-Alice Decelle , « Ça ne m'empêche plus de penser »	73
Adèle Jacquet-Lagrèze , Au CAP, border l'écoute	77
Dorothée Legrand , Accueil psychanalytique : donner lieu à la singulière pluralité de la parole et de l'écoute	79

Le CAP-MP (Midi-Pyrénées)

Marc Leray , Le Centre d'accueil psychanalytique Midi-Pyrénées : CAP-MP	86
Claire Montgobert , Premiers pas...	88

■ Entretien

« Effraction de la pudeur »

David Bernard avec Marie-Josée Latour et Sophie Pinot , Les pudeurs du sujet et l'obscénité de l'époque	91
---	----

Directrice de la publication

Françoise Josselin

Responsable de la rédaction

Anastasia Tzavidopoulou

Comité éditorial

Jacques Gayard

Hervé Gaye-Bareyt

Camilo Gomez

Sybille Guilhem

Patricia Martinez

Claire Oriol-Trillard

Élisabeth Pivert

Éléfthéria Salamé

Giselle Sanchez

Jean-Luc Vallet

Coralie Vankerkhoven

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Billet de la rédaction

Voici le dernier numéro de l'année 2017, cinquante ans après la « Proposition » faite par Lacan le 9 octobre 1967. Notre jeune École fête aussi les douze ans de la création des centres d'accueil psychanalytique du champ lacanien. Vous pourrez lire les écrits des fondateurs, à l'origine de cette belle initiative, qui montrent bien que la psychanalyse est à la pointe de la démocratie. En effet, il ne s'agit pas de faire concurrence aux institutions existantes, mais de proposer un espace différent, un espace d'ouverture dans la cité ; c'est une manière contemporaine d'offrir la possibilité de rencontrer un analyste. Freud, après la guerre, avait songé à ouvrir à Vienne une institution pour les traumatismes de guerre, mais un concours de circonstances l'a empêché. Il considérait essentiel de proposer le traitement analytique au plus grand nombre, comme un trait non seulement d'humanité, mais surtout d'ouverture quant à la manière d'aborder le symptôme. Il n'y a aucune raison pour que des personnes, n'ayant pas les moyens financiers, ne puissent bénéficier d'un suivi orienté par la psychanalyse.

D'autres textes dans ce numéro nous permettront de mieux comprendre les enjeux d'un cartel, et aussi de questionner des signifiants qu'on y associe. Ces écrits nous montrent comment Lacan a créé une manière d'approcher le savoir analytique. Le cartel est tout le contraire du discours universitaire, notamment par rapport à la production du savoir et à l'absence des hiérarchies. En effet, quand on va à l'université, les professeurs ont déjà un savoir qu'ils doivent transmettre, à l'élève de l'apprendre. Dans un cartel, il y a déjà un savoir, souvent un écrit, qui est à la base. Le but n'est pas de l'apprendre où de le transmettre, mais de produire, dans la mesure du possible, un nouveau savoir, à partir du savoir déjà établi. Pour y entrer, pas besoin de diplômes, pas de parcours prérequis, pas d'argent... mais du désir ; plus démocratique c'est impossible.

Pour clore ce numéro, un bel échange, sous la forme d'une entrevue autour du livre *L'Effraction de la pudeur*. Une interrogation sur l'obscénité

de notre époque et divers points de vue que la psychanalyse propose pour traiter la pudeur, affect intraitable parmi les affects. On peut provoquer la honte mais pas la pudeur, voilà pourquoi Lacan la rangeait parmi les vertus.

Je vous souhaite une bonne lecture et une belle fin d'année.

Armando Cote

APRÈS-MIDI DES CARTELS

Qu'est-ce qu'un cartel d'École ?

Nadine Cordova

Pourquoi le cartel * ?

S'engager dans l'École c'est faire le pas de travailler avec d'autres pour la psychanalyse et sa transmission. L'École, à l'instar d'une cure, est une expérience inaugurale à chaque fois que s'y produit de la nouveauté ou que s'y dépose un fruit issu de l'expérience, notamment à travers les cartels.

Dans notre communauté le signifiant *cartel* circule plutôt bien. Il est vécu, je crois, comme un espace ouvert et accessible à tous. C'est pourquoi régulièrement, *des* quelques-uns se choisissent, ou se prêtent au tirage au sort, cherchent un thème commun, un *plus-un* ; le cartel se constitue plus ou moins vite, et des temps s'organisent comme aujourd'hui autour d'un thème pour présenter des travaux individuels qui sont le résultat de ce dispositif. Je remercie Laurence Mazza-Poutet de nous permettre de réinterroger le cartel, ce qui m'a mise sérieusement au travail !

Il faut d'abord admettre que le cartel a des effets. Il permet d'avancer sur des points de la doctrine, sur la clinique, et de se confronter à d'autres points de vue. Il produit aussi des effets subjectifs qui peuvent retentir jusque dans la cure. Et puis, il y a les cartels de la passe qui élaborent autour de témoignages d'où sort quelquefois un produit, un analyste de l'École, dit AE. En un mot, le cartel sert à penser la psychanalyse et à produire du savoir propre à chacun qui peut servir le collectif ; cette production perpétue la psychanalyse, et la nourrit. Je ferai une petite remarque avant de continuer mon propos, je me suis demandé à quel moment est apparue l'expression *cartel de la passe*, car je ne l'ai trouvée dans aucun texte de Lacan ; il parle lui de *jury d'agrément*, j'espère que l'une ou l'un d'entre vous pourra y répondre.

De mon côté, je me suis toujours posé des questions sur les cartels, trouvant que cela n'allait pas de soi. Il me semble que le cartel suppose un engagement et une mise au travail qui ne ressemblent à aucun autre, dans le sens où ils convoquent le *cartellisant* et le *plus-un* en un point qui les concerne. On s'y engage donc avec l'idée que c'est important de travailler de cette façon, mais sans bien mesurer exactement pourquoi. Pour saisir un

peu mieux les enjeux du cartel, j'ai voulu explorer sa structure, sa fonction, sa place dans l'École, car si le cartel est un lieu d'élaboration, cette élaboration prend sa source dans une logique qui n'est pas si facile à attraper, elle est au cœur de la relation avec l'autre, et de la structure du parlant.

« Pourquoi un cartel ? », voilà donc la question qui est venue en écho au titre de cet après-midi. Chercher la cause du cartel, chercher pourquoi Lacan a proposé cette forme de travail est une façon pour moi de rebondir sur la question : qu'est-ce qu'un cartel d'École ?

Le 21 juin 1964

Je commencerai par une date bien connue. Le 21 juin 1964, Jacques Lacan fonde son École. Celle-ci est définie comme un organisme où on travaille la psychanalyse pour la psychanalyse et la production d'analystes. Son objectif, c'est le travail. Lacan propose d'ailleurs, dès les premières lignes de son acte, d'exécuter ce travail de façon soutenue dans un petit groupe qu'il va baptiser *cartel*. Il en donne un cadre précis. Il est conçu comme le lieu d'un travail de base, base entendue aussi comme ce qui est également au principe même du cartel, et pourquoi ne pas le penser comme la substance qui produit du sel pour l'École. On comprend que le cartel et l'École sont indissociables.

Dans le même temps, Lacan prononce la dernière leçon de son séminaire. Il confirme que l'inconscient, la répétition, la pulsion et le transfert sont les quatre concepts de *base* de la psychanalyse. Il trace enfin ce que doit être une analyse ; la différence absolue serait ce vers quoi elle tend.

Ainsi, avec les quatre concepts, le cartel et la visée d'une analyse, nous avons les ingrédients qui orientent l'École qui vient de naître. Sans oublier évidemment chacun d'entre nous animé de notre désir d'œuvrer pour la psychanalyse, car l'École a besoin de « travailleurs décidés ».

Revenons à l'« Acte de fondation ¹ ». Je veux souligner qu'au début de son texte, Lacan écrit : « Nous avons un nom pour désigner ces groupes », et il n'en dit pas plus. Il faut attendre la « Note adjointe » à l'Acte pour que Lacan nomme ces petits groupes, et pas n'importe où, au chapitre 5 intitulé « De l'engagement dans l'École ». Il y précise que l'on peut entrer à l'École au titre d'un cartel. À ma connaissance, cela ne s'est jamais fait, cela se fait toujours à titre individuel. On peut se demander pourquoi. D'ailleurs, onze ans plus tard, en 1975, lors de journées d'étude sur les cartels, Lacan revient sur ce sujet, et le souligne. Sans en faire une condition, il souhaite pourtant que cela se réalise, je le cite : « que ça rentre dans les têtes, qu'on y entre

à plusieurs têtes et au nom, au titre d'un cartel ». Il me semble qu'insister sur ce point nous oblige à penser plus avant la fonction du cartel.

Je rappelle que l'invention du cartel fait suite à une séparation. Lacan, mis hors du champ de sa communauté, crée l'École. En 1964, il était donc bien au fait des difficultés que peuvent rencontrer les analystes dans un groupe et qui ont des effets sur la pratique. Il cherche avec ce nouveau dispositif à traiter cette question cruciale. Il ne faut pas oublier également que dès 1945, dans « La psychiatrie anglaise et la guerre ² », Lacan avait déjà fait référence à des petits groupes qui l'avaient beaucoup intéressé. Rickman et Bion, deux psychanalystes anglais, avaient en effet réalisé des expériences novatrices pendant la Seconde Guerre mondiale. Lacan avait salué ce travail et a été certainement influencé par la méthode du « groupe sans chef » de Bion.

En 1964, Lacan a déjà une idée forte, encore empirique, du cartel. Il espérait qu'il irait contre la hiérarchisation et les phénomènes de groupe qui s'opposent à la praxis analytique. On comprend qu'en fondant l'École Lacan cherche à poser un socle original qui ne soit pas du côté de la chefferie. Il ne s'agit pas de nier l'impact de l'imaginaire et du réel en jeu dans un groupe, mais de trouver des ressorts pour maintenir le soc tranchant de la psychanalyse, et de soutenir la formation des analystes. Le cartel, avec sa structure modeste mais cadrée, pourrait bien avoir une portée sur ces phénomènes.

En effet, le cartel est limité. Il est limité quant à son nombre, il comprend trois personnes au moins, cinq au plus, quatre étant la juste mesure, *plus une* personne qui est là pour veiller au travail de chacun. Le cartel est aussi limité dans le temps, deux ans au plus, la séparation est donc imposée ; et les petits groupes doivent permuer. Cela veut dire que les cartels doivent se faire, se défaire, et se refaire. Et là, il n'y a pas de limite. Alors, en quoi ce cadre et ce mouvement tourbillonnant peuvent-ils opérer ? Quelles en sont les conséquences ?

« Opération cartel » : 1975

Essayons donc de mieux saisir cette « opération cartel ³ », comme l'a nommée Jacques Adam. Faisons un bond. En 1975, Lacan cherche en effet à formaliser son « espèce de proposition tâtonnante », pour reprendre ses mots. Il aborde cette question lors des journées dédiées aux cartels que j'ai évoquées plus haut, ainsi que dans la leçon du 15 avril du séminaire *R.S.I.* ⁴. Je retiendrai trois choses de ces lectures.

La première concerne *l'identification*. En effet, Lacan soutient que les individus doivent s'identifier au groupe, sinon ils sont « foutus ». Il revient à ce titre sur *Massenpsychologie*. Souvenez-vous que Freud postule que la cohésion de la foule réside dans l'identification, qui a une structure libidinale. Que se passe-t-il pour le cartel ? À quel point du groupe les individus ont-ils à s'identifier ? Lacan ne répond pas vraiment. Cependant, il termine la leçon en nous rappelant simplement que le désir est une des identifications possibles, là où il situe l'objet petit *a* (faisant ainsi référence à la troisième identification freudienne, l'identification hystérique). Est-ce vers cette identification que Lacan nous mène pour le cartel ? Dans ce cas, le transfert de travail du cartel ne se situerait pas du côté d'une identification idéalisante, mais bien du côté d'une identification localisée dans le désir de savoir qui circule entre les membres. On pourrait dire que le transfert de travail fait contagion.

Encore faut-il prendre en compte un deuxième point, *le nombre de personnes* et leur fonction dans le cartel. Celui-ci peut marcher à partir de la formule stricte définie par Lacan : trois, quatre ou cinq cartellisans *plus une personne*. Ce *plus-un*, Lacan l'isole d'une certaine façon en le nommant ainsi. Et en même temps il avance que le *plus-un* n'est pas propre au cartel, il est là à chaque fois qu'il y a un groupe mais celui-ci ne le sait pas. Or, dans le cartel, le *plus-un* est incarné, choisi par les cartellisans, donc connu. Seulement, le *plus-un* n'est peut-être pas là où l'on croit.

On peut penser en effet que même si le *plus-un* est incarné, on ne sait pas ce qui va fonctionner comme *plus-un*. Ce qui compte, me semble-t-il, c'est que le nommer comme tel le fait exister de façon réelle. Quant au *plus-un* en fonction, il est là pour provoquer l'élaboration, laquelle fait cohésion, et comme *personne* présente – personne qui devrait faire contrepoids aux effets hypnotiques ou au mirage d'un *plus-un* idéalisé ou en place de maître.

En outre, si Lacan insiste sur un nombre défini de cartellisans d'au moins trois, sans dépasser cinq, c'est qu'il correspond à un fait de structure qu'il met en parallèle avec la structure même du nœud borroméen, celui-ci étant une nouvelle façon pour Lacan de définir l'être parlant. Il soutient en effet que la structure commence à au moins trois *plus un*, plus un faisant nœud. Et il affirme avec force qu'il est essentiel que le groupe ne dépasse pas six, soit cinq + un, pour fonctionner. Il faudrait bien sûr déplier cette affirmation.

Enfin, j'ajouterais le dernier point soutenu dans *R.S.I.* : le cartel (comme tout nœud social) « se constitue du *non-rapport sexuel comme trou* ⁵ ». Ainsi, l'identification au désir, le *plus-un* et le trou sont le moteur du

fonctionnement du cartel parce qu'ils sont au cœur de la structure de celui qui parle, et de son lien à l'autre. Mais tous les petits groupes nommés cartels dépendent-ils à ce fonctionnement ?

À suivre Lacan, un cartel qui ferait nœud borroméen se vérifie quand il se défait. Il n'y a alors plus de collectif et le reste de l'opération cartel est du « un par un ». J'en conclus que les différents cartels ont pour fonction de déposer des bribes de savoir, chaque un repartant avec des gains de savoir qu'il pourra éventuellement transmettre à la communauté. Et il ne reste plus qu'à ces uns à se reformer en cartel. Mais comment vérifier que c'est du savoir qui opère, que c'est un résultat issu de l'opération cartel ? Ce sont les effets, et uniquement les effets qui peuvent le prouver.

On pense d'abord au cartel de la passe, qui peut produire un analyste de l'École, ici la preuve est tangible. Seulement, tout cartel peut produire un analyste ou un effet produit sur l'École. Mais, pour ce dernier, il est bien difficile à saisir.

Ensuite, au regard de ce qui précède, je m'interroge de nouveau ici sur la possibilité d'entrer dans l'École au nom du cartel. Demander cette entrée voudrait-il forcément dire que tous les membres du cartel le demandent ensemble ? Ne peut-on pas le comprendre comme demande à titre individuel au nom d'un cartel ? Serait-ce la preuve que le cartel pour ce *un* qui le demande a fonctionné ? Il amènerait dans son engagement plusieurs têtes, dans le sens où c'est de ce nœud collectif éphémère qui a travaillé qu'il en sort au moins *un* pour qui ça a eu un effet d'École.


Cela me ramène à l'« Acte de fondation » de l'École, c'est-à-dire à la place du cartel au regard de *trois* sections de travail présentées par Lacan dans le texte, je les rappelle : la section de psychanalyse pure, celle de psychanalyse appliquée et enfin celle de recensement du champ freudien. Ces sections font suite dans le texte à la proposition sur le cartel, lequel, on aura compris, vient en premier dans sa rédaction. À l'égard des enseignements traditionnels, le cartel vient occuper une place à part. Serait-il alors logique d'affirmer que le cartel est le *plus-un* de l'École ? On pourrait soutenir que les multiples cartels sont le cartel d'École qui ne cesse pas de se renouveler et de se défaire, quitte à ce que ça ne fasse pas toujours nœud, mais chance pour que l'École ne s'enkyste pas et produise du nouveau. Quoi qu'il en soit, il s'agit de continuer d'élaborer la psychanalyse, sans rien en attendre puisque on ne peut pas en calculer les effets. « Le cartel fait donc son chemin dans l'École », affirmait déjà Lacan en 1975.






Conclusion : chemin du cartel

Pour conclure, si *cartel* évoque quatre, Lacan avait également mis derrière ce terme un mot italien, *cardo*, qui veut dire « gond ». Et le gond, c'est justement le signifiant utilisé par Lacan en octobre 1967 pour parler de la passe. Le cartel d'École n'est pas qu'un lieu de passage, c'est un lieu où il peut se passer, passer quelque chose de discret mais d'essentiel qui témoigne des effets de la parole. Ce qui est traité dans le petit groupe peut faire passer des petits grains de sel dans l'École, et l'École ne peut pas s'en passer, et par ricochet nous non plus. C'est pourquoi nous devrions porter plus d'attention aux cartels pour en mesurer toutes les implications dans notre communauté, avec tous ceux qui sont intéressés, travaillés par la psychanalyse, psychanalystes ou non, et mettre peut-être plus au jour ce qui marche et ce qui ne marche pas dans les cartels.

Pour finir, j'ajouterai que c'est à partir de mon expérience dans le dernier Collège international de la garantie que j'ai pris un peu plus la mesure de la place du cartel dans l'École, avec des effets inattendus pour moi. Je crois qu'avoir eu l'expérience conjointe de deux formes de cartels – un cartel autour du thème de l'entrée en analyse, et les cartels de la passe qui élaborent sur des témoignages de passants – m'a permis de *jeter* un pont entre les concepts et la direction de la cure. Parce qu'une question me taraude qui concerne les retombées du travail en cartel dans la pratique analytique.

Mots-clés : engagement, formation, identification, désir.

*  Après-midi des cartels, « Qu'est-ce qu'un cartel d'École ? », à Paris, le 20 mai 2017.

1.  J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 229-241.
2.  J. Lacan, « La psychiatrie anglaise et la guerre », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 101-120.
3.  J. Adam, « Opération cartel », *Essaim*, n° 11, Toulouse, Érès, novembre 2003, p. 165-170.
4.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 15 avril 1975, p. 161.
5.  *Ibid.*

Elisabete Thamer

Penser la psychanalyse *

C'est un fait indiscutable : Lacan a toujours incité les analystes à ne pas arrêter de penser la psychanalyse. Même quand il considérait avoir échoué, cela ne l'empêchait pas d'essayer de penser les raisons de cet échec ¹. « Penser la psychanalyse » ne se restreint certainement pas à lire les textes analytiques et réfléchir sur leurs applications à la clinique de ses propres cas. « Penser la psychanalyse » serait, à l'instar de Lacan, essayer de penser l'expérience au-delà de sa propre expérience d'analysant, au-delà de sa pratique analytique quotidienne en tant qu'analyste, quoiqu'elles y soient incluses, car il y a un lien certain entre le « problème de chaque analyse et celui de l'École ». Je reprends ici une thèse de Colette Soler dans « D'une impasse l'autre » : que le problème de chaque analyse soit « lié » à celui de l'École veut dire que « l'une et l'autre ne visent en effet rien d'autre que [...] la *Aufhebung* des vérités particulières et des singularités symptomatiques de chaque sujet, vers le désir du psychanalyste ». Comment opérer alors contre « le choix naturel du "je ne pense pas" et du refus de savoir » en faveur du désir de savoir ² ?

Dans la « Note aux Italiens », Lacan avait distingué justement deux « types » d'analystes : ceux qui « fonctionnent ³ », cela veut dire ceux qui fonctionnent comme analystes dans les cures qu'ils dirigent ; et ceux qui pensent la psychanalyse, qui pensent les effets de celle-ci, contribuant ainsi au maintien du discours analytique dans la civilisation. Sans leur contribution au savoir qui dépasse celui des expériences individuelles, pas de chance pour que la psychanalyse « continue à faire prime sur le marché », affirme Lacan dans ce même texte ⁴.

Le *cartel* et la *passé* font la spécificité d'une école de psychanalyse orientée par Lacan, celle-ci étant indissociable des deux autres. Le fonctionnement de ces deux dispositifs est propice à penser l'expérience analytique, car leur structure met au cœur la position analysante, qui n'est pas seulement celle de l'analysant dans la cure : il y a l'analysant qui *s'historise* dans la *passé* et il y a aussi la position analysante de celui qui pense la psychanalyse.

Au centre de l'école orientée par Lacan, le dispositif de la passe vise à empêcher que l'on glisse doucement vers l'amnésie de l'acte psychanalytique et de ce qui le fonde : « Sans la passe au désir de l'analyste, pas d'acte analytique possible, et sans acte analytique, pas de psychanalyse ⁵. » Gardons également à l'esprit la remarque de Lacan selon laquelle le réel qui est en jeu dans la formation du psychanalyste « provoque sa propre méconnaissance », voire produit sa négation systématique ⁶.

Le *cartel* et la *passe* contribuent ainsi à éviter ce que Lacan considérerait comme la pire objection que l'on puisse faire aux sociétés analytiques, à savoir « le tarissement du travail, manifeste jusque dans la qualité, qu'elles causent chez les meilleurs ⁷ ».

Cartel d'École ?

Le thème de cet après-midi des cartels m'a obligée à examiner une question à laquelle, en réalité, je n'avais pas encore eu vraiment l'occasion de réfléchir : *qu'est-ce qu'un cartel d'École ?*

Il s'agit d'une expression dont je me servais parfois, pas souvent, sans m'être interrogée vraiment sur son sens, la considérant peut-être hâtivement comme synonyme de « cartel de la passe ». À mon propre flottement, s'ajoutait le fait que son utilisation dans le lexique de notre École ne m'a pas semblé tout à fait tranchée ou définie. L'expression a figuré dans nos *Catalogues des cartels* pendant quelques années et semble avoir disparu depuis quelque temps.

Je ne reprendrai pas ici les élaborations théoriques de Lacan sur le cartel – ni sur sa composition, ni sur le type de lien qu'il mobilise, car notre objectif aujourd'hui est plus spécifique. J'aimerais néanmoins partager quelques-unes des questions que je me suis posées à propos desdits « cartels d'École », malgré l'inachèvement de mes considérations.

J'ai commencé par me dire que si, d'un côté, le cartel est « l'organe de base » d'une École, de l'autre, on doit peut-être admettre que tous les cartels ne s'équivalent pas. Il ne s'agit pas d'un jugement de valeur de considérer que certains cartels sont plus ou moins importants ou intéressants que d'autres. Ce n'est pas non plus synonyme de leur particularité intrinsèque, car bien entendu chaque cartel est différent d'un autre, même si leur composition et leur fonctionnement suivent les indications de Lacan.

Je situerais alors leurs différences sur deux niveaux : leur objet d'étude et leur lien à l'École. On peut en avoir un aperçu rapide et instructif en parcourant nos *Catalogues des cartels*, soigneusement organisés et mis à jour tous les ans par les responsables des cartels successifs. Dans ce catalogue,

nous pouvons vérifier qu'il y a une classification des cartels par rapport à leur sujet : cartels de lecture de textes et de séminaires, cartels de concepts théoriques et cliniques, cartels de politique de la psychanalyse, enfin lesdits « cartels d'École ». Cette distribution-là a fonctionné pendant quelques années mais, plus récemment, la désignation « cartel d'École » n'y figure plus. Dans le dernier catalogue, nous avons à la place : « Questions d'École » et « Cartels du CIG » (Collège international de la garantie).

Quant à l'objet d'étude, leur distribution/classification nous montre qu'il y a au moins deux types de cartel : 1) ceux dont l'objectif est de contribuer à la formation des analystes par l'étude de textes ou de références cliniques ; 2) ceux qui se consacrent aux questions d'École (j'y inclus les cartels de la passe).

Quant au lien des cartels à l'École, il y a d'autres nuances. J'en ai repéré trois lectures possibles, que je vous propose :

1. Une lecture que j'appellerais le « cartel d'École généralisé ». On pourrait considérer que tout cartel, quels que soient son objet d'étude et la façon dont il a été constitué, est un cartel d'École, parce qu'il en est « l'organe de base ». Souvenons-nous que Lacan a créé son école et le cartel en même temps. Dans un texte de 2007, intitulé précisément « Cartel d'École » et publié dans le numéro 25 du *Mensuel*, Colette Soler s'interroge sur la raison de ces créations à la fois simultanées et solidaires (cartel et École). Il en résulte que tous les deux sont, selon elle, des « organes d'intervention sur le transfert », non pas celui en œuvre dans chaque analyse et qui doit chuter à la fin, mais celui qui est « à l'œuvre dans le groupe analytique ⁸ ».

2. On pourrait ensuite définir le « cartel d'École » par son objet d'étude. Un « cartel d'École » serait ainsi tout cartel qui travaillerait *sur* les questions d'École, tout comme nous avons à l'EPPCL un « séminaire d'École ». C'est cela que nous avons, par exemple, dans le *Catalogue des cartels* de 2012, où figuraient, dans la rubrique « cartels d'École », des cartels sur « acte et analyse », sur « fins de l'analyse » ou encore sur « réel, passe et fin d'analyse ».

Selon cette deuxième lecture, un « cartel d'École » serait en réalité un « cartel *sur* l'École », sur les questions d'École. Cependant, ces cartels-là sont constitués comme n'importe quel autre cartel, ils sont inscrits comme n'importe quel autre sur le *Catalogue*, fonctionnent selon le rythme qu'ils auront défini et détermineront le destin qu'ils voudront donner à leur production. Leur lien à l'École ne diffère en rien de celui des cartels lambda, sauf par leur objet d'étude.

3. Finalement, il y a les « cartels de la passe », qu'on logeait pendant un temps aussi dans la rubrique des « cartels d'École ». Je me suis alors posé

la question : les cartels de la passe sont-ils ou non des cartels dit d'École ? Je laisse de côté les changements introduits par les derniers Collèges internationaux de la garantie (CIG), qui ont instauré une nouveauté dans leur fonctionnement.

Les cartels de la passe – ou ceux du CIG – fonctionnent de façon tout à fait particulière dans leur lien à l'École. Pour commencer, leur constitution est distincte de n'importe quel autre cartel. Chaque membre s'est présenté à la communauté analytique comme candidat, et pour cela devait répondre à certaines conditions (être AME [analyste membre de l'École] ou AE [analyste de l'École], ou avoir été passeur). Il y a donc des conditions préalables à la formation de ces cartels qui n'existent pas pour les autres. Ensuite, le candidat se soumet au vote, car c'est un processus démocratique. S'il est élu, lui sera confiée par l'École une « tâche » qui a été définie par Lacan dans sa « Proposition » : celle de la sélection des AE, autrement dit de constituer un jury, mais aussi de contribuer à un travail de doctrine, car ce cartel-là ne peut pas « s'abstenir d'un travail de doctrine, au-delà de son fonctionnement de sélecteur ⁹. »

Les « cartels de la passe » sont alors, *de facto*, des « cartels d'École », dans le sens du génitif objectif. Ils sont des cartels qui *appartiennent* à l'École, avec toutes les contraintes que cela implique. Les cartels du CIG/de la passe sont beaucoup moins libres que les autres, ils portent la responsabilité de ce qui fait battre le cœur d'une École. Ils sont au carrefour où convergent les différents moments et acteurs du champ analytique : des analysants encore en analyse, des membres de l'École (qui votent), des AME (qui désignent les passeurs et qui s'y candidatent), les passeurs. Tout l'effort de notre École internationale converge vers ces trois cartels, qui ont à leur charge la sélection des analystes de l'École et la responsabilité d'un travail de doctrine, car ils sont ceux qui ont pu justement recueillir sur le vif le témoignage de ceux qui se sont risqués à *hystoriser* leur analyse. Ils disposent donc d'un matériel privilégié pour cette élaboration attendue par l'ensemble de la communauté.

La position de l'analyste de l'École, l'AE nommé par un cartel de la passe, est en situation analogue face à l'École. S'il se risque à témoigner dans le dispositif, ce n'est pas pour accéder à un titre sur lequel il reposerait. Si l'analyste est analyste de l'École pour un temps, cela veut dire que l'École attend de lui qu'il contribue aussi, pendant ce temps, à la mise en commun d'un savoir issu certes de l'expérience, mais pour penser la psychanalyse (et non la sienne). La solitude du travail de l'AE n'est pas si différente du travail de chacun dans un cartel.

Pour conclure ma brève contribution, je me suis demandé ce qui nous a amené, à un moment donné, à introduire cette catégorie de « cartel d'École ». Si nous suivons les indications de Lacan, au fond, chaque cartel est une occasion pour « penser la psychanalyse », donc un cartel d'École. Penser la psychanalyse n'est pas une prérogative des cartels de la passe ni des cartels qui se déclarent travailler sur les questions d'École. D'ailleurs, se déclarer « cartel d'École » n'assure en rien que l'on y pense la psychanalyse.

Une dernière observation. Il est indéniable qu'il y a une différence importante entre l'accueil qu'a eu l'invention du dispositif de cartel et celui de la passe (donc de l'École). Le premier a fait florès, c'est un succès qui dépasse le cadre institutionnel des écoles de psychanalyse. Cela veut dire qu'il y a, nécessairement, des cartels qui se passent d'une école. Le cartel a bonne presse, tandis que la passe, beaucoup moins. L'engouement pour les cartels en général tend-il à les dénouer de l'École ? Je me demande alors si l'expression « cartel d'École » n'était pas une tentative de rappeler leur solidarité constitutive.

Mots-clés : cartel, cartel d'École, passe, penser la psychanalyse.

* ↑ Après-midi des cartels, « Qu'est-ce qu'un cartel d'École ? », à Paris, le 20 mai 2017.

1. ↑ J. Lacan, « La psychanalyse. Raison d'un échec », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 349.
2. ↑ C. Soler, « D'une impasse l'autre », dans *Passes et impasses dans l'expérience analytique*, Actes du Rendez-vous international, juillet 2000, p. 157.
3. ↑ J. Lacan, « Note italienne » [Note aux Italiens], dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 308.
4. ↑ *Ibid.*, p. 310.
5. ↑ C. Soler, « D'une impasse l'autre », *art. cit.*, p. 157.
6. ↑ Voir « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 244.
7. ↑ J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 236.
8. ↑ C. Soler, « Cartel d'École », *Mensuel*, n° 25, mai 2007, p. 41.
9. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *art. cit.*, p. 256.

Didier Grais

Le cartel (d'École) : un savoir en plus *

Tout d'abord je vous soumets les questions qui me sont venues lorsque Laurence Mazza-Poutet, responsable des cartels, m'a proposé d'intervenir à cet après-midi sur le thème : qu'est-ce qu'un cartel d'École ¹ ? Les voici dans un ordre associatif :

- qu'est-ce qui fait lien entre les cartellisants (les 4 + 1) et l'École ?
- suffit-il simplement de se déclarer auprès du responsable des cartels pour être un cartel d'École ?
- est-ce alors le plus-un qui fait lien à l'École, faisant la différence avec un groupe qui se réunit régulièrement pour échanger autour de la lecture de textes psychanalytiques ?
- est-ce que l'engagement du plus-un auprès de l'École serait la seule distinction nécessaire ?
- un usage correct du cartel est-il possible sans la référence à une École ?

Peu à peu mes questions se sont resserrées autour de cette dernière : la garantie d'être un cartel d'École ne serait-elle pas la production du savoir acquis par les membres du cartel, et quel rôle particulier aurait donc le plus-un dans cette affaire ? C'est d'ailleurs pour cela que m'était d'abord venu comme titre d'intervention : « Le cartel d'École ou le plus (un) de savoir ». J'ai donc tenté de mettre cette réflexion à l'épreuve.

En 1964, dans l'« Acte de fondation » de l'École freudienne de Paris (EFP), Lacan écrit que le cartel sera formé de trois à cinq personnes, et il ajoute, « PLUS UNE chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun ² ». Et « plus une » est bien écrit en majuscule dans le texte, car ce n'est pas une personne en plus dans le comptage mais une fonction à spécifier hors comptage. C'est la formule $x + 1$ du nœud borroméen qu'il développera dans la séance du 15 avril 1975 de son séminaire *R.S.I.* ³, deux jours après les Journées des cartels de l'EFP. Il est le « un » qui représente la fonction borroméenne qui s'énonce ainsi : il suffit

qu'un s'en aille pour que tous les autres soient libres. C'est dire qu'il est le nouage même du nœud. Mais que noue-t-il exactement ? Il noue le travail des membres du cartel certainement, mais il noue aussi le cartel à l'École par le travail de ses membres.

En effet, sa fonction de sélection et de discussion désigne, à l'époque, en quoi il est responsable de la mise au travail interne au cartel. Mais quand Lacan ajoute « et de l'issue à réserver au travail de chacun », il vise, me semble-t-il, un nouage du cartel à l'École par la fonction du plus-un. Car cette issue, comme le terme l'indique, n'est pas interne au cartel mais est une ouverture sur l'extérieur, notamment par un exposé ou une publication. Le plus-un est même désigné par Lacan comme ayant une charge de « direction » dans une organisation circulaire, c'est-à-dire non hiérarchique, du fonctionnement. Aujourd'hui on utilise l'expression de plus-un, et je ne sais pas s'il faut tirer quelque chose de ce passage du féminin au masculin, mais l'expression « plus-une » renvoyait peut-être à quelque chose de plus concret : plus une « personne ». Certes il s'agit d'une fonction mais toujours, d'après mon expérience dans de nombreux cartels, toujours incarnée par une personne bien réelle. Il m'a toujours semblé que Lacan avait l'idée que le plus-un devait avoir une fonction toujours *réalisée*, ce qui n'est pas tout à fait la même chose qu'incarnée. Alors pourquoi ne pas imaginer que, à l'extrême, l'École puisse avoir cette fonction de plus-un au sein d'un cartel ?

En 1980, lors de la dissolution, quand Lacan démarre la Cause freudienne, il est amené à préciser ce qui était pourtant déjà dans l'« Acte de fondation » mais qui n'avait donc pas été entendu. Je le cite : « La conjonction des quatre se fait autour d'un Plus-Un, qui, s'il est quelconque, doit être quelqu'un. » C'est la séance du 11 mars 1980 qui a pour titre « D'Écolage ⁴ ».

Ici encore nous retrouvons l'idée du nouage par le plus-un. Il est la « conjonction des quatre », mais il n'est pas pure fonction. Il est plutôt quelqu'un qui a cette fonction. Il peut, dit Lacan, être quelconque. Je ne pense pas qu'il évoque par là la question du savoir du plus-un mais plutôt une nécessité de permutation. Cela désigne en d'autres termes le fait qu'il n'existe pas un groupe constitué de plus-un et que de lui aussi on attend un produit, comme des autres cartellisants.

Lacan ajoute : « À charge pour lui de veiller aux effets internes à l'entreprise, et d'en provoquer l'élaboration. » On retrouve ici la double fonction, comme cela était évoqué dans l'« Acte de fondation ». Le plus-un a toujours une fonction interne au cartel, mais sa charge de direction de la sélection des travaux, c'est-à-dire de leur sort, semble moins présente dans ce texte. Mais il garde encore cette fonction externe de nouage du cartel

avec l'École, car provoquer l'élaboration, c'est être responsable du produit ou en tout cas de l'issue à donner à ce produit, propre à chacun. En ce sens il reste chargé de favoriser l'issue possible à réserver à ce travail.

Il serait donc un opérateur logique qui permet, dans le cadre de sa fonction interne, d'une part de nouer les membres du cartel entre eux au moyen d'un transfert de travail, dont il peut se faire l'agent, et d'autre part de soutenir aussi une identification des quatre, non pas à un idéal, à un meneur de groupe, mais à un point du groupe. Lacan en 1975, toujours dans le séminaire *R.S.I.* à la séance du 15 avril, parle d'« identification au point central du nœud » : point de manque dans la structure donc mais aussi reste, impossible à savoir. Le plus-un pourrait avoir pour fonction de se faire l'index de ce point qui permet de resserrer, de réduire la jouissance dans le groupe.

Le cartel serait ainsi ce lieu où s'éprouve une discipline du manque à jouir dans le groupe, contrant les effets de complétude moïque, soit l'obsécrité imaginaire. Comme essai de logique collective, il ouvrirait une nouvelle place au savoir dans l'École. Mais il me semble surtout que le choix du plus-un ne doit pas être justifié comme un complément de savoir mais comme un appareillage pour le savoir.

On participe à un cartel avec une question, soit quelque chose qui dans son principe signale un manque dans le savoir, un embarras qui motive cette participation à un cartel. Est-ce déjà une adresse à l'École ? Pas toujours. Comme nous l'avons vu, la plus-une personne a la charge de provoquer l'élaboration, soit une fonction de relance, relance de travail et non pas d'envie de savoir. Dès l'« Acte de fondation », Lacan parle d'« élaboration soutenue *dans* un petit groupe », et non pas d'élaboration soutenue *par* un petit groupe, comme on se tiendrait chaud pour affronter les affres du savoir. Je connais d'ailleurs un cartel qui est constitué des mêmes cartellisans, appartenant à différentes associations de psychanalyse, qui « se réunit » depuis de très nombreuses années. Tous les deux ans ils choisissent un nouveau séminaire et un nouveau plus-un, mais ils restent les mêmes. Ça peut durer longtemps avec vingt-sept séminaires ! Il s'agit alors plutôt d'effet de colle, mais pas d'École pourrait-on dire, pas d'effet pour l'École car pas de risque d'effet pour la psychanalyse !

Donc Lacan parle plutôt d'une élaboration qui prend substance du collectif. Élaboration proposée, « soutenue » car le travail nécessite d'être soutenu, il ne relève pas d'une nécessité naturelle ; « soutenue par un petit groupe », écrit Lacan.

Le travail en cartel commence le plus souvent avec une confrontation aux textes de Freud et de Lacan. Il s'agit d'articuler les signifiants de la psychanalyse, de les lier à un savoir. Ce travail est fait d'achoppements, à cet endroit où le texte résiste à la compréhension au point qu'il donne parfois l'impression de nous rejeter. À ce point il faut consentir à s'y mettre, à mettre du sien, ce qui ne va pas sans perte. Il y est question d'apprendre plutôt que d'attendre, d'attendre d'un autre supposé savoir. Le cartel promet à cet égard une modalité de travail qui restitue une place au sujet dans l'émergence d'un savoir. Le travail en cartel prend appui sur ce qui résulte de la part prise par le sujet, soit de sa position à l'endroit de son désir.

Déjà Platon distinguait un savoir constitué qui peut faire l'objet d'une pédagogie, d'un savoir en voie de constitution qui réclame un travail de liaison, de réminiscence, bref, qui demande l'établissement d'un lien logique. Il y a donc un savoir universel, transmissible, qui vaut pour tous (le savoir universitaire par exemple), et un autre savoir qui touche à ce qui vaut pour chacun. Ce savoir particulier touche au plus intime de l'être, intime qui est parfois le plus fort inhibiteur pour savoir.

Depuis Freud nous savons que ce qui se transmet ne se transmet que d'un transfert, soit d'un désir de savoir qui au départ vient de l'Autre puisque telle est la structure humaine, le désir c'est d'abord le désir de l'Autre. Les cartels ont donc pour but de mettre à l'épreuve le savoir et l'articulation entre le savoir de doctrine et le savoir d'expérience.

Le savoir d'expérience est un savoir traversé dans la cure, c'est-à-dire qu'il s'aperçoit seul (même s'il y a un analyste), car il ne vient pas de l'autre mais du signifiant. C'est un savoir révélé, c'est-à-dire un savoir qui était là, opaque, caché dans des articulations signifiantes verrouillées, et qui soudain à des effets sur le sujet, qui le modifie.

Dans le cartel c'est le savoir de doctrine qui est le support de travail abordé ensemble mais à partir des questions de chacun. Suivant les positions dans la structure, certains sujets dans le cartel croient savoir, car c'est insupportable pour eux d'être en manque. D'autres avouent qu'ils ne comprennent rien, façon parfois de parader comme manquants. Mais les deux positions sont symétriques et tournent autour d'un accès au savoir inhibé tant qu'une trouée du réel n'a pas fait son effet. On touche là alors à la frontière avec le savoir d'expérience, car seul le réel de la cure peut nous guider et valider le savoir élaboré. Que de délire théorique dans la psychanalyse quand le savoir n'est pas accordé à l'expérience ! En fonction de leur avancée dans leur propre trajet analytique, les membres du cartel ont un rapport modifié au savoir ; d'amour du savoir ils sont parfois passés au désir

de savoir, ce qui est radicalement différent et permet donc une mise à l'épreuve du savoir de doctrine et rend possible une transmission de la psychanalyse, ce qui a directement le rapport le plus étroit avec la mission d'une école de psychanalyse.

L'EPFCL, telle que nous l'avons voulue, n'est pas une école de psychanalystes, mais une école de psychanalyse, car elle a pour but la transmission de la psychanalyse. Une école de psychanalyse, c'est pour tous ceux qui y viennent, psychanalystes ou pas. Le cartel est un moyen à la disposition de chacun pour mettre à l'épreuve la cause de ce lien. La passe est pour quelques-uns l'occasion de la vérification et non pas de la cause. On pourrait dire que pour répondre à la question « qu'est-ce que la psychanalyse ? » Lacan a créé le cartel et pour répondre à « qu'est-ce qu'un psychanalyste ? » il a créé la passe.

Alors qu'est-ce qu'un cartel que l'on pourrait éventuellement et plus spécifiquement appeler d'École ? Je dirai que c'est un cartel qui doit rendre possible l'émergence d'un savoir de doctrine, certes, mais orienté, voire modifié par le propre savoir d'expérience de chacun des membres du cartel, afin qu'en émerge un savoir pour la psychanalyse. Peut-être est-ce, en effet, seulement à la fin, quand la production propre à chacun aura été offerte à l'École sous quelque forme que ce soit, que l'on peut savoir si le cartel auquel on a participé était un cartel d'École ou non. Et c'est peut-être cela que le plus-un doit savoir !

Mots-clés : cartel, savoir, doctrine, expérience, plus-un.

*↑ Après-midi des cartels, « Qu'est-ce qu'un cartel d'École ? », à Paris, le 20 mai 2017.

- 1.↑ Ce terme « cartel d'École » souligne, selon moi, la spécificité du lien de tout cartel à l'École, l'intérêt étant de tenter de préciser cette spécificité.
- 2.↑ J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 229.
- 3.↑ J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 15 avril 1975.
- 4.↑ J. Lacan, « D'écolage », texte lu par Lacan à son séminaire le 11 mars 1980, inédit.

Colette Soler

Cartel d'École * ?

Le langage a cette particularité qu'il permet de parler de ce qui n'existe pas et même de le nommer. Est-ce le cas pour le cartel d'École ?

Le cartel, on le sait, a été proposé par Lacan comme un organe de travail, l'organe de base de son École, pour quiconque a un intérêt pour la psychanalyse, qu'il soit analyste ou pas, avec tel ou tel diplôme ou pas, et quel que soit son dit « niveau ». En termes de politique commune, le cartel est l'instrument de la formation au *un par un*, sans hiérarchies instituées, bien dans l'esprit de la psychanalyse, comme de la démocratie. Je dis non instituées car dans la psychanalyse on a affaire à d'autres hiérarchies, non instituées, mouvantes mais inéliminables, que j'appellerais volontiers celles du capital transférentiel, qui travaille toutes les communautés analytiques. Quant à la démocratie, qui suppose en principe le respect des droits individuels, la psychanalyse en est solidaire car elle est impraticable dans les régimes totalitaires, mais sans que la démocratie la garantisse en rien – ce n'est que trop évident.

Un petit historique d'abord

Cartel d'École n'est pas une notion qui vient de Lacan, pas même de l'ECF (École de la Cause freudienne) qui nous a précédés dans les suites de l'EFP (École freudienne de Paris, l'école de Lacan), disons que c'est une désignation conjoncturelle.

Dans l'EFP, comme dans l'ECF d'ailleurs, l'association s'appelant école dès le début, tous les cartels étaient de l'École au sens de l'association école, et il y a eu en outre des cartels de l'ACF (Association de la Cause freudienne). Autrement dit, l'intitulé ne qualifiait pas les cartels mais l'association qui les abritait. Chez nous l'association se nomme Forum, et nous sommes membres du Forum-France. Quant à l'École, ce n'est pas une association mais un ensemble inclus dans le Forum. On peut figurer cette disposition par deux cercles concentriques, celui de l'École étant inclus. Son objectif, comme son nom, École de psychanalyse, l'indique, est de mettre la psychanalyse, son

discours et sa pratique sur la sellette. Elle n'est pas association mais elle a cependant des membres, (ce fut l'objet du débat avec Pierre Bruno qui voulait une école sans membres). Ce sont ceux, analystes ou analysants, qui partagent son objectif et se sont engagés à y contribuer.

Il est vrai que les intitulés auxquels nous avons abouti au gré des évolutions de notre communauté internationale de l'IF (Internationale des Forums) introduisent un certain brouillage, puisque depuis le Rendez-vous international de 2004, Assemblée à Buenos Aires, les Forums et le nôtre en particulier, quand ils ont un dispositif de la garantie, se nomment École de psychanalyse du Forum... Ce choix est dû à une conjoncture historique : plus de cinq ans après la création de l'IF en 1999, et malgré la création de l'École internationale en 2001, on ne parlait que des Forums comme si l'École n'existait que sur le papier. L'intitulé modifié, École de psychanalyse des Forums, avait pour but de présentifier le signifiant École au risque du brouillage en question. En outre, dans notre École, nous avons commencé à parler de cartels d'École, et il est vrai que j'ai moi-même milité pour cette désignation et pour les mêmes raisons : pour mettre le travail sur la psychanalyse au centre des préoccupations effectives. Alors aujourd'hui, la situation est tout à l'inverse : on ne parle plus que de l'École, la vocation propre des Forums est passée à l'arrière-plan, et c'est elle qui devrait plutôt être réactualisée maintenant.

Aujourd'hui

Quand savons-nous de quoi nous parlons quand nous parlons des cartels ?

Nous le savons d'abord à propos des cartels de la passe, car ils se définissent par leur fonction qui est précise selon les textes de Lacan que nous suivons. Également pour les nouveaux cartels du CIG (Collège international de la garantie) qui empruntent leur nom à l'instance chargée de la passe, et qui sont le lieu du travail de ses membres tout au long de leur mandat. Par contre nous entrons dans le flou dès que nous parlons du cartel d'École. Quelle serait sa différence d'avec le cartel de Forum ?

Serait-ce qu'il est composé de membres d'École ? Non, ce n'est pas le cas, et ce serait absurde puisqu'il peut aussi bien comprendre des non-membres. Serait-ce alors par son objet, sa visée ? Nos listes font apparaître des cartels de lecture et des cartels à thème. Les premiers visent à l'assimilation plus qu'à l'élaboration, apparemment. Mais peut-on assimiler sans élaborer ? Quant aux cartels à thème, ils sont plus souvent qu'à leur tour des cartels de recueil des thèses de Lacan sur le thème. Rien donc qui, là, spécifie un cartel d'École. Cette dénomination est si arbitraire, tellement

réduite au simple vœu qu'il n'y a pas moyen de l'identifier sans frôler l'abus. Il faudrait dire à son sujet ce que Lacan disait du psychanalyste : où est, qui est ?... Je crois donc que nous devrions cesser de l'utiliser, maintenant que notre école n'est plus menacée d'oubli.

S'il existait

Mais qu'il ne soit pas identifiable, le cartel d'École, est-ce que ça empêche d'en parler ?

Peut-être même qu'il n'y en a pas d'autres que d'École. En effet, tous ont pour fonction de penser la psychanalyse, donc de se rompre à la doctrine, à ce qui s'est déposé des efforts maintenant séculaires pour penser la psychanalyse. Tout analyste est face à ce problème car on ne pense jamais *ex nihilo*. Le corpus des textes de Lacan est notre référence majeure, non exclusive, et notre appui. C'est parfaitement lisible même chez nos AE (analystes de l'École) qui parlent, certes, à partir de leur expérience, mais qui la formulent toujours avec les termes de Lacan, avec la part de son enseignement qu'ils ont réussi à métaboliser. Cela laisse d'ailleurs entière la question du rôle joué par cette part dans la pratique elle-même. Toute pensée étant appuyée sur ce qui la précède, sur ce qui a été formulé d'avant, la distinction entre assimilation et production se complique. L'assimilation en effet ne se réduit jamais à une information, laquelle est inerte du point de vue analytique. Pour assimiler il faut se laisser enseigner, et c'est tout un travail qui doit contrer le « je n'en veux rien savoir » de chacun.

Alors je conclus : tous les cartels de l'École de psychanalyse du Forum, même quand ils balbutient sur une première découverte des textes, sont d'École, et aucun donc ne peut prétendre se distinguer à ce titre. Des analystes, Lacan disait en 1967 que l'on peut supposer qu'il y a chez certains une meilleure structuration analytique de l'expérience, eh bien, de même, on peut supposer sans doute que certains cartels s'approchent plus des finalités de l'École que d'autres, mais pas moyens de les identifier, pas même par les produits propres à chacun qui en sortent éventuellement, car qui dira ce que ces produits doivent au cartel plutôt qu'à chacun ?

* ↑ Après-midi des cartels, « Qu'est-ce qu'un cartel d'École ? », à Paris, le 20 mai 2017.

L'ACAP-CL

Joyeux anniversaire !

Quelques mots du bureau de l'ACAP-CL

Nadine Cordova *

Les douze ans de l'ACAP-CL

L'Association des centres d'accueil psychanalytique du champ lacanien (ACAP-CL) a été créée il y a exactement douze ans. Je décline à dessein l'intitulé de l'ACAP-CL pour ne pas perdre de vue son lien intime à l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien (EPFCL) dont elle est issue, plus exactement du Forum France.

Face à la crise qui traverse la santé mentale dans les années 2000 et qui continue de contaminer le discours dans les institutions de soin, les écoles, les familles, la société et par ricochet la façon d'aborder la question psychique, le CO (Conseil d'orientation) de l'EPFCL-France, dès septembre 2004, s'interroge. Comment répondre à cette mutation, aux demandes croissantes de soin alors que les moyens ne cessent de diminuer ? Comment répondre à la mise en cause de la psychanalyse ? Quelles en sont les conséquences pour le sujet ? Comment s'orienter ?

En novembre 2005, à la demande du CO, un groupe de travail se constitue pour réfléchir à ces questions. Il est confié à Luis Izcovich et une équipe composée de Patrick Barillot, Brigitte Hatat, Françoise Josselin et Claude Léger, dont la présence attentive et l'engagement dans ce projet et l'École ont été sans faille ¹.

Et c'est une offre qui va naître de ce travail. Le CO propose d'ouvrir des centres d'accueil psychanalytique (CAP) orientés par la psychanalyse *du champ lacanien*, c'est-à-dire qui traite du champ de la jouissance. Ils n'ont pas pour but de pallier les déficits des structures de soin, de se mettre en rivalité avec elles, mais bien de faire valoir un certain traitement du symptôme. Ces centres ont pour objectif de dénouer des situations de crise psychique en prenant en compte la singularité subjective. En outre, les CAP ont une autre mission au niveau de l'École et du Forum, ils sont des lieux de formation. Impulsées par les responsables des CAP, des réunions régulières avec les consultants et les intervenants sont organisées ; elles sont des espaces de contrôle et de formation clinique sans pareil.

Le projet est donc entériné par l'assemblée générale de l'EPFCL à Toulouse le 16 décembre 2005. L'ACAP-CL est ainsi créée sous l'égide de l'EPFCL-France. L'association régie par la loi de 1901 donnera le cadre légal du fonctionnement de ces centres de consultation avec ses premiers statuts, et son premier bureau est désigné en 2006.

En septembre 2006, le premier centre ouvre enfin ses consultations au local, 118, rue d'Assas à Paris. Le CAPA, Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents, est destiné au départ à une population ciblée, les adolescents, particulièrement touchés par le contexte de crise de la psychiatrie. Il s'agit de répondre dans les plus brefs délais à leur demande, celle de leur famille et celle des réseaux éducatifs. Si au départ les entretiens ne dépassent pas six mois, l'offre initiale d'accueil et d'orientation est complétée par la possibilité d'un suivi psychanalytique sans limitation de temps avec le principe de gratuité². Rapidement, le CAPA s'ouvre aux jeunes adultes, et l'équipe de consultants s'élargit à de jeunes analystes ou en voie de l'être qui se soutiennent de leur propre analyse.

Trois ans plus tard, en 2009, un nouveau CAP ouvre ses portes à Orly. Le CAPAO, Centre d'accueil psychanalytique pour adultes à Orly, comme son nom l'indique, accueille, quant à lui, des adultes qui se trouvent confrontés à des souffrances psychiques, et qui cherchent à les démêler. Le CAPAO fonctionne en collaboration avec la ville d'Orly, qui met à disposition des locaux du CMPP (centre médico-psycho-pédagogique).

Au fil du temps, des projets d'extension du CAPA à Paris et sa proche banlieue sont recherchés pour répondre à une forte demande de consultations. S'il y a des locaux, ils sont onéreux, et l'ACAP-CL se trouve ainsi confrontée au contexte global de crise au niveau des financements. Pourtant, courant 2013, un projet d'ouverture d'une antenne du CAPA est proposé. Et à l'automne 2015, des consultations sont proposées à la Maison des associations de Bagnolet.

De nombreuses initiatives essaient de voir le jour en province, mais là encore elles se confrontent au manque de locaux ou de financements, rendant compliquée l'ouverture de nouveaux centres. Pour répondre à cette situation, les consultants du Centre d'accueil psychanalytique Midi-Pyrénées (CAP-MP), créé en janvier 2016, reçoivent jeunes ou adultes en cabinet dans les conditions du CAPA.

Ainsi, chaque CAP³ qui se crée s'enracine d'abord d'un désir et d'un projet qui tient compte de l'environnement et de ses particularités. L'ACAP-CL soutient les projets, accompagne leur élaboration, veille à ce qu'ils

s'inscrivent dans le champ lacanien. Comme le stipulent les statuts, les projets sont soumis à l'approbation de l'assemblée générale de l'EPFCL-France.

L'ACAP-CL permet donc de loger des centres, de gérer, coordonner les structures d'accueil, le suivi psychanalytique, et de soutenir toutes nouvelles initiatives. De plus, elle développe des outils de diffusion (création du logo, de plaquettes, du site dès 2008) et recherche des partenariats, des ressources, des locaux. Et il y a encore beaucoup à faire pour être dans l'air des réseaux sociaux et du web. Enfin, en 2017, l'ACAP-CL devient une association d'intérêt général. Ce point est important car le fait d'être habilitée à recevoir des dons et à délivrer des reçus fiscaux souligne que l'association respecte certaines conditions au regard du fisc. Ce statut est un gage.

Si l'ACAP-CL cherche à maintenir sa présence dans la cité, elle s'efforce de soutenir le lien entre les CAP et l'École. Là aussi, il y a du chemin à faire pour transmettre les expériences de ces structures, questionner la particularité de cette clinique et inscrire ces expériences dans l'École.




Pour conclure. L'ACAP-CL garde toute sa pertinence aujourd'hui d'abord parce que nous ne pouvons pas ne pas prendre en compte l'état du monde et ses conséquences sur les sujets, ensuite parce que aujourd'hui notre École ne peut pas se passer de formations cliniques. Ce mouvement nous met au travail, l'ACAP-CL et ses CAP sont une chance pour l'École, qui a besoin de se renouveler de l'expérience. Ils participent à sa vitalité. Grâce à sa spécificité, le cadre de l'ACAP-CL est un espace de plus pour que la psychanalyse continue d'exister.

L'ACAP-CL est donc une association vivante qui prend en compte les évolutions de la société, et aussi de notre communauté. Les statuts évoluent en ce sens en acte. Il y aurait d'ailleurs un intérêt à réfléchir sur les effets que produisent l'ACAP-CL et ses CAP dans la cité et notre École.

Nous espérons enfin que de nouveaux CAP verront le jour dans un futur plus ou moins proche.

Mots-clés : histoire, champ lacanien, CAP.

*  Présidente de l'ACAP-CL.

1.  Vous trouverez dans ce *Mensuel* un texte de Claude Léger dans lequel il évoque le contexte qui a présidé au projet d'accueil psychanalytique. Ce texte a déjà été publié dans le numéro 15 du *Mensuel* et est toujours d'actualité.
2.  Depuis 2014, les jeunes qui consultent au CAPA peuvent soutenir l'association par des dons, ce qui ne vaut pas comme paiement de séances.
3.  Pour rappel, à ce jour les centres d'accueil psychanalytique du champ lacanien sont au nombre de trois :
 - le CAPA, Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes à Paris, avec une antenne à Bagnoleet, responsable Cathy Barnier et coordinatrice à Bagnoleet Frédérique Decoin-Vargas ;
 - le CAPAO, Centre d'accueil psychanalytique pour adultes à Orly, responsable Jean-Pierre Drapier ;
 - le CAPA-MP, Centre d'accueil psychanalytique Midi-Pyrénées, responsable Marc Leray.

Quelques mots du bureau de l'ACAP-CL

Dimitra Kolonia *

L'ACAP, pas sans le CL

Que répond la psychanalyse face au malaise dans la civilisation ?

- Présente !

« Quoi donc attendre du chant de ce malaise ? Rien, sinon de témoigner de l'inconscient qu'il parle ¹. »

L'ACAP-CL (Association des centres d'accueil psychanalytique du champ lacanien) avec ses CAP (centres d'accueil psychanalytique) donne cette possibilité en ouvrant une brèche dans le marché actuel du malaise. Son offre répond à « une population qui ne sait pas comment ou ne peut pas adresser sa souffrance d'emblée à un psychanalyste ² ». Les CAP offrent un accueil à chaque sujet qui fait la demande et permettent la rencontre avec une écoute qui tient au désir de la différence absolue et à une réponse singulière.


L'ACAP, étant du champ lacanien, n'est pas une association quelconque. Les CAP ne sont pas des institutions quelconques et les consultants des CAP ne sont pas des professionnels quelconques.

L'ACAP, étant du champ lacanien, est orientée par celui-ci qui la lie à notre École. Le champ lacanien, champ de jouissance, ouvre la place à l'hétérité. À l'opposé du discours dominant qui tend à homogénéiser les jouissances, le champ lacanien répond : *Ya de l'Un*. Il promeut une psychanalyse qui inclut les différences, autrement dit, non ségrégative, non normative, non adaptative. Les CAP suivent ce fil.


D'une manière certes plus périphérique, l'ACAP-CL, à travers ses CAP, participe à l'extension de la psychanalyse, à la formation, à la promotion d'une psychanalyse laïque, ce qui n'est pas un enjeu mince dans le monde actuel.


Alors, gardons-le(s) CAP, à savoir « le champ lacanien, qui est pour nous le signifiant unitaire ³ ».

Mots-clés : champ lacanien, CAP, psychanalyse laïque.

*  Trésorière de l'ACAP-CL.

1.  J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 435.

2.  Présentation de l'ACAP-CL sur le site : <http://www.acap-cl.epfcl.fr/>

3.  Charte de l'IF-EPFCL (Internationale des forums - École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien).

Quelques mots des fondateurs d'hier et d'aujourd'hui

Claude Léger

Projet de centre d'accueil psychanalytique *

Nul n'ignore plus aujourd'hui que la santé mentale est en crise, depuis qu'elle a été incluse dans la démarche évaluatrice qui régit désormais les institutions de santé et les pratiques professionnelles. La psychanalyse est affectée par cette idéologie, comme le débat parlementaire sur sa place au regard des psychothérapies en a attesté récemment. Elle se révèle, ainsi qu'on a pu le constater avec l'expertise de l'INSERM sur les psychothérapies, irréductible à toute évaluation statistiquement quantifiable.

Or, la psychanalyse a été, de très nombreuses années durant, la référence majeure et même l'orientation affichée de la plupart des institutions en charge de la santé mentale, quels que fussent les pathologies psychiques concernées, l'âge des patients, et même le statut de ces institutions. La pratique libérale ne dérogeait pas à cette règle : une majorité de psychiatres se réclament encore aujourd'hui de la référence freudienne, mais on sait que la démographie de cette discipline court au désastre.

La remise en cause de la psychanalyse au niveau politique n'est pas étrangère à la crise que connaît la psychiatrie, dont le démantèlement a été inauguré il y a vingt ans par l'introduction du DSM-III nord-américain. Le découpage de la nosographie psychiatrique en troubles comportementaux a conduit à l'émergence de sous-spécialités censées traiter chaque type de troubles à l'aide de protocoles issus de « conférences de consensus ». Une telle démarche trouve son aboutissement dans la valorisation des thérapies comportementales et cognitives (TCC).

Face à cette situation, une école de psychanalyse comme celle des Forums du Champ lacanien ne peut rester inerte. Elle a déjà mis en place depuis sa création un ensemble de lieux de formation et de recherche cliniques : les collèges cliniques. Grâce à ce dispositif, il est possible de répondre aux attentes émanant de ceux qui sont impliqués dans une pratique clinique, en institution ou non.

Mais cela ne constitue qu'un aspect de ce à quoi le champ lacanien a à répondre dans le contexte actuel. En effet, nous devons prendre en considération le déséquilibre croissant entre l'offre et la demande pour ce qui concerne la souffrance psychique et l'urgence subjective.

C'est pourquoi, à l'issue d'une réflexion menée à la demande du conseil d'orientation par un groupe de travail placé sous la responsabilité de Luis Izcovich, l'idée de créer des centres d'accueil psychanalytique s'est imposée, au regard de demandes qui se multiplient aussi vite que disparaissent les lieux d'écoute de la crise psychique, renvoyée vers des dispositifs de soins spécifiés selon la nomenclature des troubles.


L'EPFCL-France initie un projet dont il faut cerner d'emblée les axes et donc les limites. L'offre serait celle d'un accueil assuré par un consultant, en vue de dénouer un moment de crise, d'orienter vers un analyste ou une institution partenaire.

Cette offre devrait être proposée à une population ciblée pour éviter une inadéquation entre l'adresse et les possibilités de réponse, et ce par des contacts préalables avec les institutions susceptibles d'orienter les personnes souffrantes vers le centre d'accueil.

Pour Paris, il nous a semblé que nous pourrions, au moins dans un premier temps, utiliser une partie du local de la rue d'Assas pour cet usage. Cela a permis de définir en conséquence la population potentiellement concernée, à savoir les lycéens et les étudiants des divers établissements environnants. Il s'est donc avéré que notre offre pourrait se faire principalement en direction des adolescents et des jeunes adultes. Or, il se trouve que c'est la population la plus démunie en dispositifs d'accueil, et que par ailleurs les situations de crise chez ces sujets sont de plus en plus traitées par une approche comportementale protocolisée.

Il s'agirait, du moins au départ de notre initiative, de permettre à ces jeunes de rencontrer un interlocuteur formé à cette clinique complexe, qui puisse l'aider à s'orienter vers une réponse qui prenne en compte la singularité subjective, au-delà des troubles.

Ce qui vaut pour Paris pourrait valoir pour de grandes villes universitaires de province. Il serait pertinent que de tels projets puissent s'y concrétiser, pour que cette expérience devienne celle de l'EPFCL-France, chaque projet pouvant trouver ses particularités du moment qu'il s'inscrit dans le cadre associatif que nous allons devoir mettre en place pour faire fonctionner ce type d'activité.

*  Ce texte a déjà été publié dans le numéro 15 du *Mensuel*, en avril 2015.

Quelques mots des fondateurs d'hier et d'aujourd'hui

Luis Izcovich

Pourquoi le CAPA ?

Douze ans après la création du CAPA (Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes), le bureau de l'ACAP-CL (Association des centres d'accueil psychanalytique du champ lacanien) a pris l'heureuse initiative de faire un point sur le parcours. Il s'agit d'une idée importante car elle permet d'avoir un aperçu de l'expérience et d'extraire les enseignements nécessaires, que ce soit pour sa poursuite dans la même direction, ou pour la rectification des éventuelles déviations par rapport à nos options de départ.

J'ai participé à la création du CAPA, soit aux débats qui ont amené à la nécessité de son existence en rapport à notre École, aux options cliniques ainsi qu'à la réalisation des statuts. C'est essentiellement de l'esprit de l'époque et des raisons des choix effectués que je peux témoigner.

La question s'était posée à plusieurs reprises au Conseil d'orientation (CO). Tout d'abord, après la scission avec l'Association mondiale de psychanalyse (AMP), nous avons créé les collèges cliniques. Puis nos efforts ont été consacrés à la création des Forums et de leur structure internationale, l'IF (Internationale des Forums). Enfin, les conditions ont été possibles pour créer dès le départ ce qui a été la finalité de cette nouvelle expérience institutionnelle : l'École internationale de psychanalyse des Forums.

Il a donc fallu un temps pour produire ces structures et stabiliser leur fonctionnement. Cela dit, de temps en temps et de façon récurrente, apparaissait, dans les discussions du CO, l'idée d'introduire une structure où il soit possible de faire une offre de l'existence et de l'expérience analytiques, à des sujets qui autrement ne se seraient pas adressés à un analyste.

Une fois donc que nos structures internes ont été consolidées et que l'École a été créée, le temps est venu de mettre en forme l'idée d'un centre de consultation constitué uniquement par des analystes confirmés ou sur la voie de l'être. La réflexion a commencé à prendre de plus en plus de place dans nos débats.

Je résume donc le contexte. La question était de savoir comment s'ouvrir vis-à-vis de l'extérieur et faire connaître l'expérience de la rencontre avec un analyste autrement que dans le cabinet d'un analyste. Dans l'axe du débat, le centre de consultation s'est imposé au ^{co} car cela permettait de nouer notre expérience comme communauté analytique à une offre à l'égard de la cité.

Un groupe s'est constitué ¹ pour réfléchir aux modalités permettant de donner une spécificité à cette expérience. C'est ainsi que nous nous sommes réunis pendant plusieurs mois avant de transmettre notre proposition au Conseil d'orientation incluant la création d'un centre et la possibilité d'ouverture de nouveaux centres à l'avenir toujours dans le cadre des Forums.

Notre travail a donc été de tracer les contours de cette nouvelle structure à partir de ce qui existait déjà. Il ne s'agissait donc pas de prétendre se substituer à des structures de consultation qui dans le social existaient déjà comme, par exemple, les CMP (centres médico-psychologiques) ou les BAPU (bureaux d'aide psychologique universitaires). Il ne fallait pas non plus que la proposition prenne la place d'une offre analytique là où elle existait. Notre choix a ainsi porté sur une délimitation clinique, soit adresser notre offre à des jeunes traversant un moment difficile et voulant rencontrer un analyste.

Un deuxième critère a été également décisif dans notre choix, la dimension financière. Étant donné que nous n'avions pas le recours pour créer une structure avec ses propres locaux et face à l'impossibilité d'obtenir des subventions, nous avons choisi de proposer que le local des Forums soit le premier lieu qui accueille cette expérience.

Il a fallu également fixer un troisième critère, celui de la durée de ces accueils. Nous avons résolu la question en gardant l'idée que le centre pouvait fonctionner avec une modalité qui était celle d'évaluer la crise traversée par un adolescent. Cela donnait d'abord la possibilité, une fois l'évaluation effectuée, d'adresser aux structures de soins, les crises ne relevant pas d'une psychanalyse. Puis nous avons pensé qu'il était trop limitatif de restreindre notre proposition à être celle d'une plaque tournante, permettant juste d'orienter la demande.

C'est ainsi que nous avons pensé que l'évaluation propre à l'accueil et à l'orientation pouvait prendre du temps et que ce temps était un temps non seulement d'accueil, mais aussi thérapeutique. Nous avons donc retenu comme fondamentale cette modalité spécifique de fonctionnement de notre centre, à savoir la notion d'évaluation de la crise, sans écarter la possibilité

que cette évaluation puisse donner lieu à la mise en place d'un lien transférentiel, et donc à la poursuite de l'expérience clinique dans le temps.

Il restait beaucoup de points à discuter sur le mode de la mise en pratique du centre, mais le dernier point que je trouve essentiel et qui a retenu nos débats, était celui du statut des consultants ainsi que celui de l'évaluation de l'expérience.

Nous avons retenu deux principes de base. Le premier était que le CAPA devait être au service de montrer qu'il est possible de faire exister une offre analytique en dehors des circuits connus. Il s'agissait donc de faire valoir les bénéfices dans la cité, de rencontrer un analyste pour quelqu'un qui autrement ne l'aurait pas fait. Le deuxième critère aussi fondamental est que le CAPA n'a pas pour vocation d'être seulement une offre de service, mais qu'il est une structure en intime connexion avec l'École des Forums.

Nous avons suivi là-dessus l'idée des collègues cliniques. De même que les collègues cliniques ne sont pas des structures d'enseignement de la psychanalyse séparées de notre finalité qui est l'École de psychanalyse, le CAPA devait être articulé aux finalités de notre École.

De là s'est imposée à nous l'idée que les consultants devaient être des membres de forum. Pour le démarrage de l'expérience, il était important que différentes générations de cliniciens s'offrent à participer à la consultation. C'est ainsi que s'est constitué le premier groupe de consultants avec à la fois des analystes ayant fait leurs preuves cliniques et d'autres qui commençaient en tant que cliniciens.


Il convient de souligner donc que le CAPA a été conçu comme un dispositif d'encadrement pour des cliniciens débutants auxquels nécessairement devaient être associés des cliniciens plus expérimentés. Mais le fait que le CAPA soit le centre d'accueil psychanalytique de notre École a amené l'idée qu'une priorité serait donnée aux consultants qui, en plus d'être membres des Forums, seraient en analyse et/ou en contrôle avec des analystes de notre École. La raison n'est pas que nos analystes puissent donner une garantie qui n'existe pas. C'est surtout que le CAPA a été pensé comme un dispositif associé à notre École et qui apporte le supplément à la formation clinique qui ne peut pas être donné par l'analyse ou les séminaires.

La priorité était donc fixée d'emblée : donner la possibilité à ceux de nos analysants qui voulaient se former cliniquement de compléter leur expérience dans une structure leur donnant, non seulement la possibilité de rencontrer la clinique, mais également un lieu comportant l'élaboration de l'expérience selon l'option lacanienne.

L'esprit donc du CAPA était ainsi délimité, soumis au CO et à la doctrine établie. Le CAPA devait être un laboratoire d'exploration dans le cadre de notre École pour des nouveaux cliniciens. Pour cela, nous avons insisté sur la pertinence de trois axes : le recrutement des consultants ; la mise en place de dispositifs de discussion des cas à l'intérieur du CAPA (laissant la possibilité, bien entendu, que chacun fasse des contrôles en dehors du CAPA, quand et avec qui il le souhaite) et l'échange régulier – dans la mesure du possible – avec nos partenaires dans la ville (comme médecins, psychiatres, psychologues) avec l'idée de rendre compte de notre expérience vis-à-vis de l'extérieur ; enfin une transmission régulière de l'expérience pour instruire notre communauté et aussi la faire connaître à l'extérieur.

Pour terminer, un témoignage n'a de valeur que s'il se situe dans la perspective actuelle. Il est certain que la mise en place du CAPA nécessite une réévaluation périodique de l'expérience afin de savoir si les options prises correspondent à ce qui a été initialement prévu. Ce qui a été envisagé au départ n'est pas nécessairement fixé pour toujours. Néanmoins, s'il y a nécessité de rectifier l'orientation, il faut le prouver à partir de l'expérience. L'initiative de cette réévaluation revient aux responsables du CAPA mais elle ne peut pas être faite sans un débat dans notre communauté, faute de quoi le risque est celui de toute expérience institutionnelle dans la psychanalyse, soit la déviation dans l'orientation.

Mots-clés : offre analytique, social, École.

1.  Il a été composé par Claude Léger, Françoise Josselin, Brigitte Hatat, Patrick Barillot et moi-même.

Quelques mots des fondateurs d'hier et d'aujourd'hui

Françoise Josselin

Il était une fois...

... la naissance d'une initiative au sein de la morosité qui a gagné ces dernières décennies le monde de la santé mentale, celle de proposer la meilleure thérapeutique préconisée par Lacan lui-même : l'invention de l'acte, lui qui a su, non seulement s'opposer aux dérives de l'IPA (Association psychanalytique internationale), mais en réponse créer son école.

S'il est vrai que la santé mentale va mal, comment inverser le mal en bien ? La psychiatrie n'est plus reconnue comme une discipline à part entière et ladite folie est prise en mains par des marchands du temple à qui on laisse le pouvoir de légiférer.

Devant cet abandon, la réponse de l'EPFCL a été la création de centres d'accueil psychanalytique dont la souplesse est en contrepoint de la rigidité croissante des régimes de tutelle.

En tant qu'analystes et lacaniens, nous faisons l'expérience jamais close que l'inconscient ne connaît pas le temps, qu'un sujet qui fait appel à l'Autre ne se trompe pas, surtout s'il est psychotique, sur la personne qui reçoit sa parole sous quelque forme que ce soit.

Nous savons aussi d'expérience que la clinique nous enseigne, c'est même la seule vraie formation continue. Aussi avons-nous proposé d'ouvrir cet enseignement, toujours révolutionnaire quant au savoir, à de jeunes psychanalystes en devenant n'ayant pas forcément de pratique préalable.

Une aventure qui s'est révélée riche à tous ceux qui ont œuvré au sein des CAP (centres d'accueil psychanalytique), vérifiant au cas par cas que la prise de risque de ce type de rencontre est pour tous y compris les responsables de l'Association et ceux des CAP.

Mais pas de désir sans risque. Le résultat est que depuis douze ans que les CAP fonctionnent avec le désir de chacun de se soutenir de la cause lacanienne comme seule garantie, nous n'avons pas eu à déplorer le moindre drame.

Les CAP aujourd'hui

Le CAPA à Paris et son antenne à Bagnolet

Cathy Barnier *

Respect...

Lorsque vint le choix à la fin de ma cure de quitter l'activité que j'exerçais auparavant pour pratiquer la psychanalyse, il fut clair pour moi que ce désir s'accompagnait de celui de permettre à ceux qui n'y ont pas un accès facile de la rencontrer. C'était sans doute lié à une position subjective d'engagement politique chez moi. Pourtant, si cette position s'est transformée avec la fin de mon analyse, pour y substituer un engagement dans l'École, elle n'a pas varié sur ce point. C'est donc assez rapidement, après la création du CAPA (Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes), que j'ai demandé à intégrer l'équipe des consultants.

Parmi les consultants actuels du CAPA, je suis donc celle qui y exerce depuis le plus longtemps. J'ai également eu au cours de cette période la possibilité d'occuper d'autres responsabilités dans l'association, comme présidente de l'ACAP-CL (Association des centres d'accueil psychanalytique du champ lacanien) d'abord, puis comme responsable du CAPA-Paris actuellement. Cela me permet d'avoir un regard rétrospectif sur cette expérience.

Concernant les équipes du CAPA d'abord, qui ont changé dans leur composition depuis l'ouverture du centre, à la suite de l'arrêt de certains et de l'arrivée de nouveaux consultants, je voudrais souligner leur constante cohésion, l'ambiance amicale qui y règne et le profond degré d'implication de tous durant toutes ces années. Pour chacun, permettre à chaque nouveau patient une rencontre avec un psychanalyste, qui y engage donc l'inconscient et permette d'interroger un symptôme, est un enjeu majeur. Cela va de soi, diront peut-être certains, dans la mesure où chacun est, ou se destine, à occuper la position d'analyste. Mais la particularité des conditions dans lesquelles ces patients sont accueillis ne rend pas la chose si aisée. L'est-elle d'ailleurs plus dans le cadre d'un cabinet particulier ?

Cette exigence crée un lien, aussi bien entre les consultants qu'avec ceux de l'École qui ont assumé des responsabilités dans l'Association, et

plus particulièrement ceux qui ont assuré ou assurent la supervision dans les réunions cliniques. Parmi eux, je voudrais citer Claude Léger, qui, malgré la faiblesse grandissante due à sa maladie, a tenu à assumer jusqu'au bout cette fonction de superviseur¹. Je retiens de lui son écoute attentive, qui allait jusqu'à l'effacement, pour laisser à chacun la possibilité de s'exprimer et de s'interroger sur le cas présenté. Les indications et les remarques de Claude, appuyées sur une éthique, une large expérience et une grande intelligence non dépourvue d'humour, en étaient d'autant plus précieuses.


Ces réunions de présentation de cas par l'un d'entre nous sont un moment important. Il faut pourtant une certaine forme d'humilité à celui qui expose la difficulté qu'il a rencontrée pour la soumettre à l'avis des autres consultants et du superviseur, et de la délicatesse pour ceux qui l'écoutent et apportent leur commentaire. Mais, outre l'enseignement qu'elles apportent, ces réunions, par les échanges qui s'y font, renforcent des liens noués par un désir de psychanalyse.


Faire un diagnostic, sans que le repérage du type clinique écrase la singularité du cas, est une des premières choses qu'apprend un analyste, et qu'il continuera toujours d'apprendre. C'est ce qui s'impose d'abord dans les entretiens préliminaires, dont je dirai que les séances avec les patients reçus au CAPA sont une forme d'extension, jusqu'à ce qu'un déclic provoque pour certains le désir de poursuivre la cure autrement. À Paris cela se traduit par le franchissement d'un nouveau seuil... avec le passage dans le privé.

Bien sûr, ce n'est pas toujours le cas. La majorité, au bout d'un certain temps, cesse de venir aux séances. Avons-nous pour autant failli à notre désir de faire rencontrer la psychanalyse ? Dernièrement, une jeune patiente que je reçois au CAPA m'a fait la réflexion : « J'aime venir ici, on se sent respectée. »

Et de fait, à une époque où le discours technoscientifique, autre face du discours capitaliste, agit comme un broyeur du transfert, évacuant toute position subjective, pour la remplacer par des manœuvres de suggestion ou des procédures d'évaluation, permettre à chacun qui le souhaite de faire entendre ce qu'il a de plus particulier, venir le déposer sans risque d'être jugé, éduqué ou normatif, n'est-ce pas déjà une belle forme de respect que la psychanalyse seule peut offrir ?

Mots-clés : désir de psychanalyse, singulier, respect.

*  Responsable du CAPA.

1.  Je n'aime pas beaucoup ce terme de superviseur mais n'en ai pas trouvé d'autre pour l'instant.

Les CAP aujourd'hui

Le CAPA à Paris et son antenne à Bagnolet

Véronique Barrière

Bagnolet, une ville de la banlieue est

Je suis saisie chaque semaine par le contraste entre le monde où j'exerce en libéral et cette ville de banlieue ; juste quelques kilomètres les séparent l'une de l'autre. Saisie par la différence de population, de logements, d'environnement... Ce sont deux mondes qui ne se côtoient pas. La différence se mesure aussi à la proposition de « soins » psychiques. Dans l'arrondissement où j'exerce en libéral, on ne compte pas moins de 350 « psys », dans celui d'à côté 250. À Bagnolet, il y en a 11 ¹.

Le CAPA (Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes) y est ici une chance.

Difficile d'ignorer l'environnement social des patients ; à la souffrance psychique s'ajoute une souffrance sociale multiforme : chômage, radicalisation, familles monoparentales, familles issues de l'immigration...


Adrien, un jeune garçon, reçoit des insultes qui le confrontent à ses origines ; il y répond par des coups et se fait exclure de son collège. Il n'est que colère quand il vient au CAPA, ne parle que de détruire la terre entière. Lui est français, né à Bagnolet, d'un père reparti au pays. Sa mère est désemparée. Il est question de le « placer ». Quel changement quand, après quelques rencontres, il se met à parler ; parler du pays de son père, de sa ville comme la plus belle du monde où les rues sont pavées de marbre et les maisons sont des palais..., de sa vie d'adulte... Parler le réinclut. Il n'est plus vu comme l'élève ou le fils impossible mais comme sujet. Un espace s'est ouvert. Le CAPA est pour lui son seul point d'appui aujourd'hui.

Pour nous, « consultants au CAPA », c'est aussi une chance. Pouvoir partager, échanger sur notre pratique. Les supervisions sont riches. Nous avons des projets. Comment proposer à d'autres que les jeunes adolescents ou adultes une écoute qui leur permette de nouer ou renouer avec le lien

social ? Nous pensons aux tout jeunes enfants, et aux « mères en difficulté » souvent très désemparées et dans une grande solitude.

Quelle tournure cela prendra-t-il ? C'est à inventer... On est loin de la cure analytique telle qu'on la pratique en cabinet, mais notre écoute analytique permet de proposer une alternative aux multiples injonctions, suggestions, conseils d'adaptation qui sont monnaie courante aujourd'hui.

Mots-clés : réinclusion, lien social, alternative.

1.  Cf. les Pages jaunes.

Les CAP aujourd'hui

Le CAPA à Paris et son antenne à Bagnolet

Céline Guégan-Casagrande

Une adresse

Lors des premiers entretiens, souvent la question du lieu apparaît.

« C'est quoi ici ? »

« Il y a écrit école sur la porte, c'est une école ? »

« Y a-t-il des médecins ? Des infirmiers ? Des assistantes sociales ? »

« Ça veut dire quoi, centre d'accueil ? »

Le CAPA (Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes) n'est pas une école, ni une structure hospitalière, ni une institution... ni le cabinet de l'analyste. Et cela pose manifestement question aux patients.

Avant de pousser la porte du CAPA, nombreux sont ceux à être passés par l'hôpital, le CMP (centre médico-psychologique) ou d'autres lieux institutionnels. Pour certains, l'arrivée au CAPA fait suite à un échec de l'accueil dans lesdites structures. Je pense à un patient dont un élément du traumatisme a fait retour à l'hôpital, au point qu'il a refusé par la suite toute prise en charge dans un nouveau lieu institutionnel. Le CAPA est devenu pour lui un lieu qui a fait rupture avec la série.

« Ici j'ai ma place. »

Dans de pareils cas, les patients vérifient souvent qu'ils peuvent venir et partir quand ils le veulent, qu'ils y conservent leur rendez-vous malgré des absences répétées au démarrage des consultations. Le CAPA est alors un lieu où les patients peuvent prendre place pour y engager leur parole et leur corps. Un lieu plus neutre qui tient une place primordiale dans l'établissement du transfert.

Dans un contexte sociétal où le discours de la science tient le haut du pavé, les sujets arrivent souvent au CAPA épinglés du nom de leur mal. « Je suis phobique sociale », « Je crois que je suis bipolaire », « Je souffre de

troubles obsessionnels du comportement »... Si le discours de la science met des mots sur le symptôme pour lequel le patient vient, il ne propose pas au sujet de le déchiffrer ni d'en constituer un savoir. Comme nous l'enseigne Lacan, le sens du symptôme ne doit pas être révélé au sujet, il doit être assumé par lui ¹. Comment faire parler le symptôme et ne pas le cheviller au sujet ? Comment laisser la possibilité au sujet de savoir autre chose de lui, qui jusqu'alors a été ignoré dans le temps du sujet ? Souvent un des enjeux des premières séances sera de ne pas donner corps à ces dits diagnostics afin qu'ensuite le sujet puisse prendre le temps de déplier sa logique propre dans le transfert.

S'il n'y a pas de prise en charge comme chez le médecin ou dans une institution, très vite la question de la gratuité est substituée par l'engagement du patient. Pas de prix à payer autre que celui de la perte engendrée par le dire. Pas non plus de tiers faisant autorité ou figure d'évaluateur. On ne se rend pas au CAPA comme on va au cabinet de l'analyste, et pourtant ce lieu unique permet aux jeunes sujets que nous recevons d'entrer dans un espace singulier pouvant accueillir leur parole propre, comme nulle part ailleurs.

Le CAPA est un lieu où l'inconscient peut se manifester librement, où le sujet peut dire et donc entamer ce quelque chose de l'insupportable pour lequel il vient. Derrière la porte du CAPA, on trouve un sujet, un analyste, et l'inconscient. C'est le désir des consultants, soutenu par les analystes référents, l'ACAP-CL (Association des centres d'accueil psychanalytique du champ lacanien) et l'éthique de l'EPFCL (École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien), qui permet qu'une parole soit entendue, sans ordonnance. On constate d'ailleurs aujourd'hui qu'une partie non négligeable des sujets reçus au CAPA sont recommandés par des connaissances qui sont déjà venues consulter, parfois même il y a plusieurs années. Ce que l'on échange avant tout c'est le numéro de téléphone du CAPA. Une adresse.

Pour chaque nouveau patient, il s'agit d'entendre à quel endroit le sujet pourra s'engager, d'inventer l'acte avec chacun afin qu'il s'avance vers son savoir propre. Qu'au travers du transfert et du désir de l'analyste, il aperçoive son réel et puisse chercher une façon de faire avec.

Mots-clés : lieu singulier, transfert, consultant, désir de l'analyste.

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, p. 39.

Les CAP aujourd'hui

Le CAPA à Paris et son antenne à Bagnole

Frédérique Decoin

Un lieu vivant

L'antenne du CAPA (Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes) à Bagnole (93) a ouvert ses portes en décembre 2015 à la Maison des associations. Elle est née de la rencontre entre mon désir et celui de l'Association des centres d'accueil psychanalytique du champ lacanien (ACAP-CL) de développer des centres d'accueil psychanalytique en plus du CAPA « originel » de la rue d'Assas et du CAPAO (Centre d'accueil psychanalytique pour adultes d'Orly).

J'ai tâté le terrain auprès de Cathy Barnier, qui a accueilli mon idée, alors en germe, avec enthousiasme. Quand est venu le temps de la concrétisation, Patricia Dahan était devenue présidente de l'ACAP-CL, et c'est avec elle que le projet est devenu une réalité. Cela veut dire : beaucoup de temps à la mairie pour faire valoir le bien-fondé de notre association et ainsi obtenir un local, puis constitution d'un dossier, conventions...

La création de cette antenne n'a coûté d'argent à personne, elle s'est fondée sur le désir de quelques-uns.

Depuis deux ans, l'activité s'est très largement développée. Nous avons commencé avec deux consultantes (avec Maud Hildebrand-Bureau) et nous sommes à présent cinq.

Le lieu est vivant. Il est vivant, bien sûr, des transferts qui s'opèrent avec les jeunes patients que nous recevons. Il est marqué, surtout, par un engagement de chaque consultant pour la psychanalyse, dans un lien très vif à notre École (individuellement et collectivement avec notamment les supervisions avec un membre de l'École).

Et je crois savoir qu'il y a aussi, à Bagnole, ce désir particulier qui pousse à traverser le périphérique. Engagement citoyen, disons-nous, qui relève d'un certain choix intime.

Ça a été le mien. Permettre de rendre accessible par la gratuité, par la géographie et ailleurs que dans le champ psychiatrique, une écoute inédite.

Cette écoute est inédite, en premier lieu, car pour ces sujets le plus souvent dévastés par la violence familiale et la précarité sociale, c'est presque toujours la première fois qu'ils s'adressent à un psy. Ils ont usé tous les détours de la survie depuis l'enfance (errance, enfermement, sacrifice pour son semblable, aliénation passionnelle ou professionnelle...), puis un jour, au bout du bout, des médecins, des juges, l'école leur proposent ou leur commandent de parler.

Je reste à chaque fois stupéfaite qu'ils soient passés comme ça entre les mailles du filet de la « protection de l'enfance »... l'inertie que génère la jouissance.

Ensuite, rendez-vous pris, ce qui s'opère dans le transfert est l'invitation inédite, elle aussi, à prendre en compte cette jouissance et à rendre supportable l'impossible à supporter.

Mots-clés : engagement, vivant, écoute inédite.

Les CAP aujourd'hui

Le CAPA à Paris et son antenne à Bagnolet

Christine Eguillon

Savoirs croisés

« On n'est pas analyste, on le devient ». La possibilité d'être consultant au CAPA (Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes) s'inscrit dans ce devenir. Le plus difficile, c'est peut-être cela, assumer d'être en position de le devenir et non pas de l'être. Pourtant la responsabilité éthique de l'offre analytique est bien là, c'est ce qui met au travail le consultant et le patient. C'était la même question qu'à mon propre cabinet, il s'agissait de m'autoriser à faire une offre d'écoute analytique sur la base d'un désir et non pas sur la base d'une expérience solide et reconnue. Désir encore à l'épreuve de ma propre analyse qui traversait, de plus, une période de turbulence.

Ce n'est qu'à adresser mon écoute, mes questions et parfois mon angoisse en séances de contrôle et en réunions cliniques que l'inconfort de cette sorte d'« adolescence analytique » s'apaisait. Pas de problème à cela, c'est prévu et encouragé par le dispositif, mais cela laissait, d'une certaine manière, les éprouvés et les effets de mon côté. De plus, à trop traquer « le bien entendre », « le bien dire » et « le bien ponctuer », n'en inhibe-t-on pas parfois la survenue ?

C'est donc avec un certain soulagement que je surpris et retins, enfin, un affect de satisfaction. Affect qui était lié au travail d'une jeune femme que je recevais depuis un peu plus d'un an.

J'entendais soudain qu'il y avait eu un « bougé ». Ce « bougé » intervint sans crier gare mais ne venait cependant pas de nulle part. Il était évident qu'elle investissait le transfert pour dire et préciser son désarroi, ses expériences difficiles et appeler à l'aide quand elle perdait pied. J'étais également au travail, en contrôle, pour m'orienter, pas sans questionnement, concernant la structure de cette patiente.

La satisfaction émanait de la perception d'une nouvelle manière de faire, qui se signifiait, à y regarder de plus près, depuis plusieurs séances : sa parole comptait et elle pouvait y trouver des appuis. Elle pouvait peser le pour et le contre et faire un choix concernant ses études et ses partenaires là où, à son arrivée au CAPA, elle avait si bien su me dire à quel point elle était livrée à la jouissance des autres, familiaux, amicaux et sexuels, sans pouvoir s'en défendre.

La satisfaction est un état éphémère lié à une situation donnée et pour un temps donné. La satisfaction, lorsqu'elle existe, serait en quelque sorte un retour sur investissement. J'ai pu alors complètement laisser tomber la question encombrante d'« être ou ne pas être analyste » au bénéfice de l'offre qui est à remettre sur le métier encore et encore, sans garantie autre que celle d'y croire, c'est-à-dire de croire que cette offre peut avoir des effets pour le patient et que l'on peut, en tant qu'analysant au travail, y être pour quelque chose.

Les effets émanent du croisement fécond de plusieurs savoirs. En tout premier lieu, celui du patient qu'il ne met pas du tout, pas encore ou trop de son côté et qui émane de ses dits et de ses non-dits. Savoir aussi du « consultant-analysant » qui s'éprouve au bénéfice de l'entendu du patient et au-delà de l'entendu de ce qui se dit d'une souffrance, d'un symptôme, d'une structure. Et bien sûr, le savoir qui émane du discours analytique transmis par l'École et que le consultant s'approprie encore et toujours, sans oublier le savoir analytique en actes dans les séances de contrôle.

Mots-clés : analyste, analysant, satisfaction, savoir.

Les CAP aujourd'hui

Le CAPA à Paris et son antenne à Bagnolet

Sophie Henry

Le prix à payer

En réponse à l'invitation faite aux consultants de dire quelques mots sur leur expérience du CAPA (Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes), je me saisis d'une question propre à ce dispositif, la gratuité des consultations.

Je suis partie des statuts de l'ACAP-CL (Association des centres d'accueil psychanalytique du champ lacanien) qui précisent la nature et le fonctionnement de l'Association : « Centre d'accueil pour adolescents et jeunes adultes dont le fonctionnement est assuré par des psychanalystes qui reçoivent de façon gratuite et confidentielle. » Je me suis plus particulièrement intéressée à l'aspect de la gratuité des consultations, point souvent débattu, tant lors des assemblées annuelles que lors de nos réunions CAPA.

Les consultations étant gratuites, le bénévolat des consultants est de fait. Donc psychanalyste et bénévole. Enfin, il serait plus juste de dire « psychanalyste en formation » puisque telle est la vocation du CAPA : accueillir, écouter et former.

Si l'offre de la psychanalyse est singulière, l'offre du CAPA l'est aussi. L'offre de recevoir gratuitement permet à beaucoup de ceux que nous recevons d'avoir franchi le seuil de la porte. La levée de ce prérequis habituel favorise la rencontre, peut même l'engager. Dans tous les cas, les patients l'évoquent. Certains l'annoncent d'emblée comme raison de leur présence dans ce lieu. Pour d'autres patients, cela ressurgit en fin de séance, au moment de se séparer et de fixer un autre rendez-vous. Sera-t-il gratuit également ?

Nous savons que l'argent est un ressort fondamental de la pratique analytique. Dans un texte de 1913, « Sur l'engagement du traitement ¹ », Freud énonce les principes pour la mise en place de la cure, et son engagement. Il aborde la question de l'argent sous l'angle du psychanalyste, assurer sa subsistance, et sous l'angle du patient, un prix suffisamment élevé

pour que le traitement ait une certaine valeur. Lacan, dans « La direction de la cure ² », évoque le paiement comme ce qui permet au patient d'aller chercher ailleurs ce que l'Autre n'a pas. Le patient paie pour ce rien, l'amour que l'analyste ne peut lui donner, qui n'est pas rien, sinon cela ne vaudrait pas cher.

Nous pouvons donc considérer que l'offre du CAPA présente un apparent paradoxe. Si l'argent fait coupure à la demande d'amour et permet au sujet d'accéder à son désir, qu'en est-il d'une pratique sans argent ? Cela touche à la question du transfert et de la jouissance.

Cette question de la gratuité m'a obligée à m'interroger sur la place que j'occupe dans ce dispositif spécifique. Quelle offre puis-je soutenir pour un patient qui ne paie pas ce « rien » que je ne lui donne pas ? Cette question ne m'est pas apparue aussi clairement au démarrage de ma pratique au CAPA. C'est au fil de mes consultations et de nos réunions cliniques que j'ai pris la mesure de ce qui peut coûter et cela a eu des effets.

Par exemple, ce patient qui prend ses aises avec l'horaire, ce que j'accepte à plusieurs reprises. La confrontation à un refus lors d'une énième demande produit un changement sur sa parole et... son exactitude. Cet autre patient, qui entend maîtriser le temps, mais aussi bien l'analyste. Je décide de le recevoir avec un retard certain. Il peut alors dire quelque chose de ce qui lui est insupportable. Cette jeune femme à qui j'ai parlé de la possibilité de faire un don à l'Association. Elle qui venait en raison de la gratuité, s'acquitte spontanément, après plusieurs séances, d'une certaine dette.

La gratuité oblige l'analyste. Je dirai d'autant plus, au sens où l'argent n'est pas là pour faire barrage aux identifications du transfert et aux possibles dérives. Pour ces jeunes qui arrivent souvent avec une demande très forte de soutien, le risque pour l'analyste est de se situer dans une position surmoïque, en cherchant à guider, plutôt que d'être dans le sillage d'une parole singulière.

Après quelques années d'inscription au CAPA, je constate un changement dans ma pratique. Les patients que je reçois restent moins longtemps dans le dispositif. Je vois deux raisons à cela. La première est que j'accepte sans doute que le patient, soulagé après quelques séances, parte. La deuxième renvoie directement à la question de la gratuité et du renoncement à la jouissance à laquelle est confronté le patient. J'oserai dire que « ça passe ou ça casse ». Quand ça passe, il peut y avoir passage du patient au cabinet. Quand ça casse, le patient peut partir rapidement, il n'y a plus alors de gratuité qui vaille. Mais il me semble que, même pour ce patient,

nous pouvons faire le pari que le fait d'avoir franchi le seuil de la porte du CAPA a des effets.

Soutenir l'offre du CAPA a été et reste pour moi une orientation décidée, renouvelée à chaque nouvelle rencontre. Face à des sujets qui viennent avec l'idée d'une réponse *ready-made*, l'offre que je soutiens met en fonction le désir. C'est ce prix que le patient paie, même s'il ne le sait pas.

Mots-clés : argent, transfert, jouissance, désir.

1. [↑](#) S. Freud, « Sur l'engagement du traitement », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1999.

2. [↑](#) J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 585-645.

Les CAP aujourd'hui

Le CAPA à Paris et son antenne à Bagnolet

Maud Hildebrand-Bureau

Pourquoi ce choix CAPA * ?

Je voudrais essayer de répondre à cette question posée par Cathy Barnier lors de notre dernière réunion.

Je viens d'un autre milieu professionnel : danseuse de formation, j'ai d'abord évolué dans le champ artistique, celui de la chorégraphie, de la danse. Enfant, je pensais que danser était plus facile que de parler.

Je donne encore des cours de danse. Je travaille aussi dans des institutions auprès de jeunes autistes – en tant que danseuse. C'est pendant que j'étais en analyse que j'ai débuté ce travail. Mon approche a évolué au fil de la cure : un fil que je tenais et qui me tenait.

Lorsque j'ai débuté auprès de ces jeunes autistes, j'étais, je crois, dans une position de professeur. Mon désir de leur faire découvrir cet art a permis qu'ils entrent dans la danse. Naïve, je savais que tout le monde pouvait danser, que tout le monde pouvait découvrir ce plaisir. Je leur ai fait confiance, ils m'ont fait confiance, nous avons travaillé avec mes maladresses et leurs limites.

La découverte et l'écoute particulière, singulière de ces jeunes ont influencé et guidé mon travail. C'est soutenue dans mon analyse par ce que j'éprouvais là, mon désir et pas sans angoisse, que j'ai pu glisser vers une autre écoute. La demande professorale (certes, jamais explicite) est devenue invitation, ouverture à un possible. C'est ce qui a permis aux jeunes d'écouter quelque chose d'eux-mêmes, de se laisser inventer leurs propres mouvements sans crainte, de laisser se faire du lien entre leurs mouvements, de produire des enchaînements. J'ai appris de l'expérience avec eux.

Cette découverte n'est pas sans lien avec mon choix décidé de m'installer comme analyste ; j'ai ouvert mon cabinet et je reçois des patients. M'autoriser à recevoir des patients n'était pas si simple. À la solitude du cabinet, le CAPA laissait possibles des rencontres, des échanges avec d'autres

analystes. Il m'a pourtant fallu trois ans pour passer le *cap* et faire ma demande pour devenir consultante.

C'était devenu une évidence, une nécessité, ce désir de pratiquer avec la psychanalyse. Le *CAPA* est un lieu privilégié pour débiter sa pratique, avec la possibilité de rencontrer différents patients, pour la plupart adressés par les centres médico-psychologiques (CMP). Ils ne viennent pas consulter un analyste particulier, ils arrivent dans un lieu d'accueil espérant trouver quelqu'un pour les aider, quelqu'un à qui parler. Dans ce processus c'est d'abord notre secrétaire qui reçoit les premières demandes. Je tiens à souligner la qualité de son écoute efficace.

Une offre leur est faite, sans doute pas celle qu'ils attendaient... comme chacun lorsqu'il s'adresse à un analyste. Ils rencontreront l'offre et l'écoute psychanalytiques qui se réinventent avec chaque sujet. Une autre écoute de ce qui les encombre, qui se répète et les fait souffrir. Un étonnement, une rencontre qui pourra peut-être les faire rester et travailler. Comment des sujets qui souffrent peuvent-ils rencontrer la psychanalyse et se décider vers une possibilité autre que celle du symptôme qui entrave ? Une jeune patiente à la fin de la première rencontre me dit : « Non, je crois que ça ne me convient pas, ça ressemble à de l'analyse... » Et une autre : « ... Ça c'est une bonne question... »

Le *CAPA* ne nous prive ni ne nous protège de la solitude de l'acte, ne nous épargne l'angoisse. Qu'est-ce qu'écouter d'une écoute analytique ? Une invention, une attention, une question qui reste toujours à découvrir. Entendre au-delà de la plainte du sujet les signifiants importants, ses signifiants. Interpréter pour laisser s'entendre ce qu'il a dit sans le savoir, alors vient la surprise, un arrêt. Ce désir d'occuper une place d'analyste ne se fait pas sans inquiétude. Pourtant il y a une liberté à trouver pour occuper cette place – pas du faux semblant mais du vrai semblant. « Ce dont il s'agit dans le discours analytique c'est toujours ceci – à ce qui s'énonce de signifiant vous donnez une autre lecture que ce qu'il signifie ¹ », ces mots de Lacan me soutiennent.

La position d'analyste me fait aussi penser à la position du corps, un corps qui a du poids. Contrairement à ce que j'avais mis en pratique pendant toute ma carrière artistique, c'est un corps qui cette fois-ci n'est pas en monstration, c'est un corps qui est là.

Le travail avec mon contrôleur a été d'une grande importance et continue de l'être. Il y a eu à un moment une sorte de « trio mouvement » : moi analysante, mon analyste, le contrôleur.

Le travail en équipe est précieux : c'est dans nos réunions cliniques que nous entendons d'autres collègues, nous pouvons partager et échanger nos questions, nos trouvailles aussi. Position d'analyste, responsabilité, c'est bien là dans ce lieu que j'ai appréhendé la particularité de la solitude de l'acte.

« Il n'y a pas d'Autre de l'Autre », cette solitude fait écho avec le travail qui s'est fait dans mon analyse.

Mots-clés : désir d'analyste, solitude de l'acte, angoisse.

* [↑](#) Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes.

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 37.

Les CAP aujourd'hui

Le CAPA à Paris et son antenne à Bagnolet

Adrien Klajnman

Temps de voir

Le temps de voir. Tel était le moment, dans la logique de la cure, qui m'était apparu tout particulièrement en fonction dans les consultations, au début de ma pratique au CAPA (Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes).

Voir, parce que le face-à-face constitue, en l'incarnant par la présence du corps, un mode de prise en compte de la parole, de ce qui s'y demande et, dans certains cas, peut s'y déchiffrer. La parole est considérée et, en tant que telle, compte. Le compte lui revient. Cela avait inspiré le titre et l'esprit du texte du *Mensuel* où je livrais mes réflexions en 2014 : la gratuité des séances ne rend pas gratuit le signifiant ¹. Il fait l'objet d'une considération, qui opère une coupure dans la sidération. Avec une forme paradoxale d'enveloppement ou d'atténuation du regard, bien souvent par un fort transfert au cadre collectif, lorsque dans la plainte est attendue une mise à l'abri d'un regard trop envahissant. Avec un double court-circuit. Du comptage, qui peut occuper la pensée de certains. Mais aussi des patients qui comptent pour l'autre (pour le parent lorsque les patients sont bien jeunes) en le faisant payer.

Donc une autre lecture aujourd'hui du « sans divan », qui convoque peut-être plus directement dans ma pratique le vécu ancien des premiers temps de l'analyse : le face-à-face permet une articulation du regard et de la parole, par l'ouverture d'un trajet pulsionnel où l'objet regard s'échappe par le tour de la parole, où le regard dévorant est entamé, laissant la place à l'aperçu.

Il me semble aujourd'hui que l'aperçu, par la mise au premier plan du voir, interroge le savoir. En particulier parce que, avec l'adolescence, le maître, le savoir parental, l'Autre qui sait, le sujet supposé savoir, l'analyste qui sait, et autres variantes, sont des figures sur la sellette. Contestées, elles consistent, mais voilées, dans une atmosphère de scepticisme, d'agressivité, de négativisme parfois sur la possibilité même d'un savoir. Personnel,

officiel ou inconscient, peu importe le savoir ? Dégagisme du savoir inconscient, bien dans l'air du temps, ou interrogation secrète de ce savoir ?

Me frappe aujourd'hui la récurrence d'une alternative entre deux « je ne sais pas ». Celui qui est parfois répété au début de chaque séance par de très jeunes patients, et signe la perplexité, de structure dans la psychose, devant le trou énigmatique de la signification. Et un autre « je ne sais pas », gros d'une attente que n'aspire pas le vide, palpable dans certains silences.

La recherche d'un lien pour supporter l'horreur du trou est fréquente. L'offre de parler, parfois pour la première fois, peut susciter cette horreur. Bien souvent, l'énonciation et le suivi du texte qui recouvre l'impossible ont un effet d'allègement.

Mais certains « je ne sais pas », tout en posant la question à l'analyste sur ce qu'il sait, constituent une demande d'interrogation : « Interroge-moi, car j'ai quelque chose à dire, même si je ne sais pas quoi et si, toi, par définition, tu sais quelque chose, sans qu'on sache trop quoi. » Se joue peut-être là l'approche du savoir inconscient, une tentative pour faire coïncider l'analyste avec un sujet supposé au savoir : « À toi de commencer, d'ouvrir, de jouer les blancs sur l'échiquier de la partie, de trouver le chemin de l'aveu de la vérité. Questionne, fais-toi voir, montre ton jeu. » Comment faire passer la question du côté analysant ? Comment faire entendre que, quelque part, l'inconscient est entrouvert, se montre ? Et pas seulement dans les actes !

Parfois glissante, parfois dévaluée, déjà usée par sa circulation dans le bla-bla, la parole peine à apparaître dans son procès et son enjeu dialectiques. Qu'elle soit donnée, et qu'il faille la prendre, peut ouvrir une brèche et faire passer de l'acte à la parole, qui soit un acte. L'engagement dans cette brèche donne en retour à l'analyste des éléments de structure.

Bien souvent, le fait de parler soulage. On le sait. Cela opère, mais en tant que le sujet est pris ou repris dans un lien, plus que représenté et divisé par l'effet de ses signifiants. Le léger « je ne sais quoi » du désir de certains « je ne sais pas » n'est plus de mise ici. La pesanteur et l'engluement de ces autres « je ne sais pas » débordent, annoncent parfois un flot à venir, en attente d'une limite. Ces autres « je ne sais pas » impliquent un certain devoir, dans le temps de voir : que l'analyste parle, remette dans un circuit, dans un discours. Et suive ce qui se montre à ciel ouvert.

Mots-clés : voir, savoir, acte, structure.

1. ↑ A. Klajnman, « Le signifiant qui y est sans y être (et qui ne l'est pas) : gratuit », *Mensuel*, n° 84, Paris, EPFCL, janvier 2014.

Les CAP aujourd'hui

Le CAPA à Paris et son antenne à Bagnolet

Élisabeth Pivert

Une pensée mise en abîme ?

Créer des lieux d'écoute,
Accueillir la parole,
Partager nos questionnements,
Accompagner le sujet.

Je consulte au CAPA (Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes), rue d'Assas, tous les mercredis depuis février 2016. J'avais déjà une expérience en CMPP (centre médico-psycho-pédagogique) et commencé à recevoir en libéral, mais je souhaitais rencontrer un public qui ne vient pas en cabinet, faire partie d'une équipe, partager ma pratique, mes réflexions, l'expérience des autres consultants.

Ici, des patients viennent pour une ou une dizaine de séances (puis « ça va mieux »). D'autres consultent (régulièrement) depuis un an, un an et demi.

Cette expérience est pour moi très enrichissante. Avec un patient toutes les trente minutes, j'ai appris à faire des séances courtes, à saisir le signifiant qui revient, à interrompre la séance. Je m'efforce aussi de ne retenir que l'essentiel et cherche en fin de séance cette petite phrase qui permet au patient de souligner un point, de poursuivre le travail. Dans cette clinique du cas par cas, je découvre la richesse, la diversité, les ressources de chacun.

Prudente dans mes propos, mes remarques, mes observations, j'ai noté l'intérêt, dans certains cas, d'une question telle que « Comment interprétez-vous cela ? », qui surprend le jeune et l'amène à décaler un peu sa croyance, ouvrir sa pensée sur un autre possible.

Car des jeunes arrivent ici sans avoir pensé, sans imaginer même qu'ils puissent penser, tant ils sont pris dans leur quotidien. En début de séance ils me regardent, silencieux, risquent un « Je ne sais pas quoi dire ».

Ma question « À quoi avez-vous pensé (pour aujourd'hui) ? » surprend tellement une lycéenne lancée dans sa répétition du même (« J'ai pas pu aller..., j'étais trop angoissée ») qu'elle en ouvre de grands yeux ! « - Euh... à rien. » Et puis de semaine en semaine, elle se lance : « Ben, j'ai pensé... »

Des jeunes seraient-ils en panne de pensée, réfugiés dans le factuel pour ne pas penser ? Penser est-il si difficile ? Qu'est-ce donc que penser ? Renoncer à un possible pour envisager d'autres possibles ? Anticiper ? Risquer ? Réduire l'incertitude ? Ce qui revient à (accepter de) perdre ?

La lycéenne reconnaît qu'elle ne pense qu'à une chose (son angoisse du lycée), qu'elle évite de penser à tout le reste et surtout à ce qui est difficile. D'ailleurs elle n'en parle jamais parce que « c'est pas grave ». Focalisée sur son angoisse du lycée, sa pensée s'engluerait-elle, comme nous le dit Lacan : « La pensée est en fin de compte un engluement ¹ » ?

Sous le terme de pensée, Freud désigne les éléments en jeu dans l'inconscient. Lacan précise : « Il est très curieux pour des gens qui croient qu'ils pensent, qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils pensent avec des mots [...]. C'est toujours à l'aide de mots que l'homme pense. Et c'est dans la rencontre de ces mots avec son corps que quelque chose se dessine [...]. S'il n'y avait pas de mots, de quoi l'homme pourrait-il témoigner ? C'est là qu'il met le sens ². » Introduire la pensée, c'est donc introduire le signifiant, car le processus de pensée, situé dans l'inconscient, ne nous est accessible que par l'artifice de la parole articulée.

« Penser, c'est substituer aux éléphants le mot éléphant, et au soleil un rond [...]. Il ne vaut que pour autant que ce rond est mis en relation avec d'autres formalisations [...]. Le symbole ne vaut que s'il s'organise dans un monde de symboles ³. » Penser est donc un travail permanent de transformation du réel en symbolique, une tentative de transformer le réel en quelque chose de signifiant.

Sortant de son éternelle rengaine, ma jeune patiente tente de mettre des mots et peut aborder un souvenir douloureux où « c'était comme si j'existais pas ». De tels propos n'illustrent-ils pas ceci : « Je ne suis pas, là où je suis le jouet de ma pensée ; je pense à ce que je suis, là où je ne pense pas penser ⁴ » ?

Ce souvenir revient à chaque situation analogue. Puis-je dire qu'un abîme s'ouvre devant elle à chaque fois que ce souvenir resurgit ? Car voilà

maintenant qu'à plusieurs reprises elle s'absente réellement, mettant également en scène une disparition répétée, celle de l'être cher ! Là aussi il va lui falloir mettre des mots, ces mots qui sont « ces planches jetées sur un abîme, avec lesquels on traverse l'espace d'une pensée », dit Paul Valéry. Serait-ce « cet abîme ouvert à la pensée » dont nous parle Lacan, pour « qu'une pensée se fasse entendre dans l'abîme ⁵ » ? Car « c'est parce qu'il en est ainsi que nous ne pouvons effectivement trouver la pensée [...] que dans les intervalles du signifiant ⁶ ». Voilà de quoi me mettre au travail !

J'ajouterai un autre aspect de l'activité du CAPA tout aussi moteur et dynamisant : le projet d'élargir notre offre, de contacter de nouvelles personnes, de faire connaître le CAPA, de créer de nouveaux lieux. Très stimulante, cette recherche permet à chacun de laisser libre cours à ses initiatives personnelles, sa créativité.

Pour finir :

Élargir mon offre, mes réflexions, ma pratique,
Travailler en équipe
Consultante au CAPA.

Mots-clés : CAPA, pensée, signifiant, adolescent.

1. ↑ J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.

2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 61.

3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1975, p. 346-347.

4. ↑ J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », dans *Écrits I*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1970, 1999, p. 515.

5. ↑ *Ibid.*, p. 520.

6. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 253.

Les CAP aujourd'hui

Le CAPA à Paris et son antenne à Bagnolet

Christine Silbermann

Les CAP *, une offre qui excède la demande

Pour un certain nombre des patients qui nous sont adressés et que nous accueillons au CAPA (Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes), une cause familiale, sociale ou scolaire a été mise en avant. Cause et rupture du lien social ont alors été épinglées, laissant le sujet désorienté, dans cette idée d'une cause extérieure à sa difficulté d'exister. Or, nous, analystes, supposons un sujet supposé savoir, lui donnant ainsi la possibilité de déplier la part qui lui incombe dans son mal-être, sans pour autant nier la cause familiale ou sociale, et ce grâce à une écoute du particulier de chacun.

C'est à cet endroit que l'offre créée par notre École au travers des CAP, dans une époque particulièrement désertique en lieux d'adresse, est une chance inouïe pour ces sujets désorientés de porter un regard sur leur propre jouissance, d'entrevoir le réel et la place de l'inconscient dans leur symptôme.

Voilà un jeune adulte que je reçois et qui, dès les premiers mots, me dira « je suis *geek* », un signifiant dans lequel il se reconnaît, étranger lui-même à son propre corps qu'il a perforé au lobe de son oreille d'un écarteur formant un trou de plus en plus béant. Devant cette jouissance, ne peut-on pas dire qu'elle se loge aussi là où les modes de jouir de l'époque conduisent le sujet ? C'est en cela aussi que nos patients nous enseignent.

Enfin, pour nous, analystes en formation, cet espace précieux est le lieu de la rencontre à la fois d'une clinique particulière et d'un travail clinique régulier, personnel et collectif, orienté par l'éthique de la psychanalyse.

Mots-clés : lien social, jouissance, clinique, éthique de la psychanalyse.

* ↑ Centres d'accueil psychanalytique.

Les CAP aujourd'hui

Le CAPA à Paris et son antenne à Bagnolet

Ali Tisnaoui

Consultant au CAPA

Le CAPA (Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes) de Paris accueille depuis décembre 2006 des adolescents et des jeunes adultes en souffrance. L'augmentation croissante de la demande et l'ouverture d'un nouveau centre à Bagnolet prouvent la nécessité et la pertinence de cette offre d'accueil. Le pari du CAPA est de pouvoir offrir un lieu qui puisse répondre à l'urgence de la plainte et de la souffrance dans un délai très court et parfois le jour même. On constate que cette question du délai est importante car beaucoup d'entre eux arrivent chez nous après avoir été orientés par un CMP (centre médico-psychologique) ou un CMPP (centre médico-psycho-pédagogique). Or dans ces centres, il faut parfois attendre plusieurs semaines avant d'être reçu pour un premier rendez-vous. Je suis personnellement très sensible à la nécessité d'un accueil rapide des patients, car l'urgence n'attend pas, ce que le CAPA permet.

Une autre caractéristique du CAPA, qui est remarquable à mon sens, c'est la gratuité des consultations, et ce même s'il est possible de faire un don à l'association à la mesure de ses moyens (si le patient le souhaite). Il est donc possible, à qui le veut, de rencontrer un consultant sans que la question des moyens financiers soit un obstacle.

Pour autant, il reste à la charge du patient de vouloir vraiment s'engager dans un travail. Certains viendront simplement vérifier qu'il existe bien une adresse qui puisse accueillir leur parole mais, n'étant pas encore prêts à s'engager, ils arrêtent après quelques séances. Néanmoins, ils auront pu vérifier qu'il existe un lieu où leur parole est prise en compte et ils pourront se saisir de nouveau de cette possibilité plus tard si nécessaire. D'autres ne font aucun lien entre ce qu'il leur arrive et leur part de responsabilité (« c'est purement médical », « c'est la faute des autres », etc.) et il faudra encore du temps avant qu'ils n'interrogent cette dernière. Certains arrivent

sur-médiqués, avec un traitement par symptôme et une liste de médicaments longue comme le bras (anxiolytiques, somnifères, antidépresseurs, etc.). Dans le meilleur des cas, ils parviennent à faire sans ou à réduire la quantité de leur propre initiative. Mais quelquefois c'est l'inverse, une prise en charge médicale est parfois nécessaire en parallèle à nos consultations. La marge de manœuvre est alors étroite pour faire adhérer le patient à cette nécessité sans rompre le lien de confiance.

La diversité des motifs de consultations, des situations et des structures cliniques (difficultés scolaires, stress au travail, traumatismes, problèmes familiaux, dépressions, phobies, sujets schizophrènes, obsessions, addictions...) vient confirmer la spécificité de l'accueil et de l'écoute dans le cadre du CAPA. Cela se ressent aussi au niveau de la variété des prescripteurs. On reçoit ainsi des patients orientés par des médecins généralistes, des psychologues, des psychiatres, des missions locales, des agents de mairie, des CMP, des CMPP, des assistantes sociales... avec la promesse d'une écoute singulière, orientée par la psychanalyse. Ce sont toutes ces caractéristiques, confirmées dans ma pratique, qui m'ont poussé à rejoindre le CAPA.

Les institutions qui accueillent encore des patients à partir d'une orientation psychanalytique ne sont plus aujourd'hui si nombreuses. C'est donc une vraie gageure pour nous de non seulement maintenir les CAP mais également de les développer.

Mots-clés : clinique, demande, adresse, symptômes, urgence.

Les CAP aujourd'hui

Le CAPAO à Orly

Jean-Pierre Drapier *

La contre-expérience

C'est bien connu, la pratique analytique est une pratique privée qui se joue (apparemment) à deux, dans un cabinet feutré du sixième ou du septième arrondissement, entre un analysant névrosé, au désir décidé, et un analyste chevronné... Mais avec Lacan (cf. « La direction de la cure » ou « La lettre volée ») nous savons bien que toujours la situation est plus complexe, évoquant plus la partie de bridge : l'analysant, l'Autre, l'analyste dédoublé et occupant la place du mort.

Dans les centres d'accueil psychanalytique (CAP) proposés par le champ lacanien, la donne se trouve modifiée, encore plus complexe, en particulier au Centre d'accueil psychanalytique pour adultes d'Orly (CAPAO) :

- la pratique « privée » se trouve d'emblée proposée dans un cadre institutionnel, puisque les CAP sont des institutions, parties prenantes d'une institution plus large (l'Association des centres d'accueil psychanalytique du champ lacanien, ACAP-CL), elle-même liée à une autre institution (l'École psychanalytique des Forums du Champ lacanien, EPFCL). À Orly, de plus, nous sommes « logés » par la municipalité, dans les locaux du CMPP (centre médico-psycho-pédagogique) et nous utilisons, d'une manière différente, son secrétariat ;

- le public accueilli, en tout cas dans une ville de banlieue socialement défavorisée, a des difficultés pour situer *a priori* sa demande au niveau d'une demande de savoir, à concevoir que le seul outil utilisable est la parole et que toute prise en charge plus globale (sociale, médicamenteuse, etc.) doit se faire ailleurs. La pression du nombre de consultants aussi bien que celle du social environnant poussent vers un centre de soins de type CMP (centre médico-psychologique) ou dispensaire municipal ;

- d'autant plus qu'une bonne part de ce public présente des pathologies psychotiques souvent invalidantes socialement ;

– la question de l'argent et de son maniement dans la cure comme cession de jouissance demande une adaptation liée tant au cadre institutionnel que socioculturel ;

– enfin, les analystes bénévoles qui y consultent sont « payés » par une offre de formation clinique, complémentaire de leur parcours analytique personnel et du travail dans l'école et un collège clinique. Ils découvrent ou renouent avec la clinique dans un lien médiatisé par l'enveloppe institutionnelle (responsable du CAP, psychiatre, réunions, supervisions, échanges entre eux, etc.) et la pratique du contrôle. Ils y viennent avec la fraîcheur de leur inexpérience et des incertitudes, ce qui n'empêche pas, comme vous pouvez le lire dans les articles qui suivent, la complexité et la richesse de la réflexion personnelle et collective.

Cela fait quand même de sacrées différences qui ne sont pas sans devoir être interrogées au niveau du transfert, de l'acte analytique, du positionnement des analystes qui s'y prêtent, des prolégomènes nécessaires sur le travail de la demande, des mesures à mettre en place pour permettre le maintien de l'orientation psychanalytique, etc. C'est à ces questions que s'essayent de répondre ou au moins de mettre en forme plusieurs intervenantes passées ou présentes du CAPAO.

Au-delà de ces interrogations nécessaires, des hésitations, des réponses différentes entre CAP, et même au CAPAO entre intervenantes, on entend bien ce que le travail institutionnel, avec l'appui trouvé sur un responsable, une équipe, mais aussi l'association ACAP-CL, transforme et rend possible de la pratique analytique. Ainsi la contre-expérience CAPAO trouve-t-elle à se valider dans sa pérennité, déjà huit ans d'extension continue, un succès quantitatif (plus de 150 consultants, plus de 2 000 séances pour 7 intervenantes en 2016) et qualitatif, avec, au un par un, des sujets pour qui la rencontre s'est avérée une bonne rencontre et ce quelle que soit leur structure.

*  Responsable du CAPAO.

Les CAP aujourd'hui

Le CAPAO à Orly

Régine Chaniac

Intervenir au CAPAO

Intervenante au CAPAO (Centre d'accueil psychanalytique pour adultes d'Orly) depuis plus de quatre ans, j'ai la conviction de participer à une entreprise privilégiée, par la quantité et les caractéristiques des patients reçus, le type de clinique menée, les échanges au sein de l'équipe et avec nos interlocuteurs de l'École.

N'ayant pas eu une pratique libérale préalable, il m'est difficile de dégager la spécificité de la clinique au CAPAO, mais je peux souligner quelques aspects marquants de cette première expérience en tant qu'analyste dans une institution telle que celle-ci.

Je me suis retrouvée pour la première fois en place de thérapeute, considérée d'emblée comme telle par la dizaine de patients reçus dès le premier jour, identifiée clairement comme psychanalyste par très peu d'entre eux, plutôt comme psychologue ou « psy quelque chose » par les autres. Je dois dire mon soulagement qu'aucun n'ait douté de moi, qu'ils soient revenus les semaines suivantes, m'aient confié les premiers effets de leur venue.

Une clinique en institution

À mes débuts, la structure du CAPAO a été un appui essentiel. Les réunions mensuelles avec notre responsable, les réunions de supervision collective avec un analyste de l'École (Claire Christien-Prouet puis Didier Grais), les contacts plus informels avec Jean-Pierre Drapier, me sont indispensables pour aborder les questions qui m'assaillent, envisager des pistes nouvelles là où je me sens enlisée, répondre à certaines situations d'urgence qui dépassent le cadre de l'accueil proposé. Puis j'ai commencé à suivre un contrôle personnel régulier. Quatre ans après, ce fonctionnement en équipe reste précieux pour poursuivre la réflexion collective sur telle ou telle caractéristique de notre clinique et « se frotter » au style de chacun.

Le CAPAO a aussi représenté à mes yeux une protection, vécue comme une « garantie » à la fois pour moi et pour les patients. Ce n'est que progressivement que je me suis affranchie de cette dimension imaginaire de l'institution. Dans le même temps, j'ai pu accepter mon sentiment d'impuissance, sans toujours imaginer que quelqu'un d'autre ferait mieux à ma place.

Parallèlement, j'ai constaté l'effet institutionnel du CAPAO, et du CMPP (centre médico-psycho-pédagogique) d'Orly qui nous abrite, dans l'accueil des patients. Même si tout est fait pour bien différencier les deux entités, chaque intervenante gérant personnellement ses patients, le lieu, avec son allure de dispensaire (accueil par une ou deux secrétaires, salle d'attente), est investi comme une des nombreuses entités à vocation sociale et sanitaire de la municipalité d'Orly (le CAPAO figure dans la rubrique « Santé » sur le site internet de la ville).

Certaines patientes ont (ou ont eu) un ou plusieurs enfants suivis au CMPP, connaissent bien le local, les secrétaires, et ne perçoivent pas tout de suite la différence avec ce qui leur est proposé au CAPAO. La perméabilité est accentuée lorsque la mère nous est directement envoyée par un professionnel du CMPP (psychiatre, psychologue, orthophoniste, etc.) qui suit leur enfant. En sens inverse, j'ai pu faire accueillir au CMPP l'enfant en difficulté de deux d'entre elles.

Plus largement, la notoriété du CAPAO à Orly et dans les communes alentour en fait une structure d'accueil très sollicitée. Le CMP (centre médico-psychologique) de Choisy, mais aussi des psychiatres exerçant en libéral nous envoient des patients qu'ils ne peuvent recevoir régulièrement. Des médecins généralistes, des assistantes sociales, des structures de prévention et de réinsertion (éducateurs, mission locale, etc.) orientent vers nous des personnes en souffrance qui ne seraient pas venues d'elles-mêmes.

Pour nombre de patients démunis socialement et en détresse psychique, ce cadre institutionnel est rassurant, surtout au début, les aidant à franchir la porte. Il convient particulièrement à certains psychotiques pour qui le transfert à l'analyste ne suffit pas. Mais cela peut aussi gêner l'engagement dans un travail régulier, comme si l'analyste était le représentant d'une des institutions d'assistance auxquelles ils ont l'habitude de s'adresser, le préposé d'un « guichet » parmi tant d'autres.

Un patient, lourdement handicapé, à qui je demande une petite contribution, s'obstine pendant des mois à s'étonner qu'elle ne soit pas remboursée par la Sécurité sociale, d'autant plus qu'il est pris en charge à 100 %. Un jour où il m'explique avoir eu recours autrefois à une voyante, je lui demande

s'il avait été remboursé ; après un moment de surprise, il comprend et n'aborde plus jamais la question !

Il n'est pas toujours facile, ni possible, dans ces conditions, d'aider le nouvel arrivant à se démarquer de la demande sociale pour dégager sa propre question. Lorsque la première séance s'ouvre par la présentation de la lettre de tel ou tel médecin, comme dans un parcours de soins balisé, il peut y avoir du chemin à faire pour parvenir à une demande singulière. Souvent, les attentes de conseils en tous genres sont très fortes : « Que dois-je faire pour perdre du poids, pour être moins violent au volant, pour élever mes enfants », etc. À nous de guider progressivement ces demandes transitives, sans les refuser, vers ce qui peut devenir un questionnement du sujet sur ses symptômes.

Une croyance dans la parole

Je constate, à travers la diversité des patients et de leur engagement, une croyance partagée dans la parole comme voie privilégiée pour alléger la souffrance, l'angoisse, surmonter des situations marquées par le réel ou interroger l'origine des symptômes.

Chez des patients très peu ou pas du tout avertis de la psychanalyse, qui appartiennent à des milieux et des cultures où l'on ne parle guère de soi, cet espoir placé dans le pouvoir de la parole adressée à quelqu'un qui en devient le dépositaire m'émeut tout autant aujourd'hui qu'au début.

J'ai pu saisir le moment où une femme commence, au cours du troisième entretien, à sortir du dialogue question-réponse, pour associer librement à propos d'un homme qu'elle identifie tout à coup comme à l'origine de sa souffrance, alors qu'elle est arrivée pour tout autre chose ; l'entendre reconnaître avec surprise qu'elle « tien[t] toujours à lui » alors qu'il l'a « trahie », pour en conclure « Je ne me reconnais plus ». Le dispositif psychanalytique inventé par Freud s'enclenche alors.

Pour d'autres, par contre, il est plus difficile, voire impossible, de sortir de la parole comme plainte, de l'énumération des malheurs, des griefs et des torts subis, pour se découvrir comme sujet divisé ne sachant pas ce qu'il est soi-même.

Plus généralement, le recours à la parole ne signifie pas qu'il y ait psychanalyse. Le plus souvent, les personnes s'adressent à nous sans le moindre désir d'entrer dans un travail analytique. Certains viennent chercher un appui pour les aider à traverser un conflit, une situation de crise (problème de couple, difficulté avec un enfant, licenciement) et repartent, quelques mois après, une fois résolu ce qui les a fait venir, sans qu'une demande de

savoir ait émergé. D'autres espèrent être soulagés d'un symptôme, cause de souffrance ou de mal-être, et abandonnent quand ils constatent que la thérapie ne les soulage pas, faute d'être parvenus à faire parler leur symptôme et avoir accepté d'entamer leur jouissance.

J'apprends à mon tour qu'on ne peut obliger personne à faire une analyse et que l'analyste est là pour faire la place à un sujet, sans décider pour lui du chemin qu'il empruntera. Au bout de quatre ans, je ne peux pas dire que j'ai des « analysants » au sens que Lacan donne à ce terme et tel que le séminaire de l'École l'a étudié l'année précédente ¹. Pourtant, certains patients, à certains moments, s'en sont approchés de très près.

Une clinique de la psychose

J'ai compris assez rapidement que la plupart de mes patients sont psychotiques, déclenchés ou non. L'enseignement suivi pendant plusieurs années dans l'unité clinique de Levallois, auprès de Claude Léger, m'a été précieux pour les accompagner. Beaucoup trouvent dans ce lieu, le seul bien souvent où ils sont écoutés comme sujet, le soutien nécessaire pour continuer à vivre, laissant petit à petit tomber leur méfiance et leur réticence. Parfois, ils sont suivis en parallèle par un psychiatre et sont sous traitement. Mais la plupart refusent courageusement ce recours aux médicaments, malgré de grandes souffrances et la solitude déchirante du hors-discours.

Certains me sont arrivés en « legs » d'une intervenante qui arrêta son activité au CAPAO et continueront sans doute avec celui ou celle qui prendra ma suite, dans un transfert de transfert qui s'opère assez facilement. Quelquefois, c'est plus compliqué. Une femme dont l'enfance a été marquée par l'épreuve de la séparation a regretté pendant des mois le départ de l'analyste qui la suivait avant moi, me décrivant à chaque occasion ses qualités et « tout ce qu'elle avait fait pour [la] sauver ». Une écoute patiente a fini par porter ses fruits et, quatre ans après, je la suis encore.

Il y a eu (ou il y a encore) un vrai cheminement pour quelques-uns de ces patients dans une voie leur permettant de trouver une suppléance plus ou moins pérenne.

Une femme est sous traitement depuis un premier déclenchement et une hospitalisation quand elle était toute jeune. Sa parole très diffluite saute de tel ou tel événement de son enfance traumatique à d'autres moments de sa vie passée ou de son présent sans qu'un récit se dégage. Progressivement, un transfert s'installe et elle s'engage dans un travail que je pense pouvoir qualifier d'analytique, s'interrogeant sur ce qu'elle ne sait pas d'elle-même, sur ce que lui fait faire ou penser son « inconscient », me mettant en place

de sujet supposé savoir. « Mais, vous, vous le saviez déjà » me dit-elle quand elle m'apporte une « découverte » qu'elle a faite sur elle-même.

Après des mois d'angoisses invalidantes et de difficultés diverses, elle trouve dans une action régulière de bénévolat, puis plus largement dans l'aide à des proches atteints de grave maladie, une identité lui donnant la force de sortir, d'affronter les transports en commun, de déployer une énergie qui l'étonne elle-même.

Une telle évolution m'a fait douter de mon diagnostic de psychose. Mais, dans ce cas, l'issue « oblatrice » dont se méfiait Lacan, surtout quand elle était considérée comme solution aux problèmes de l'obsessionnel par les tenants de la relation d'objet ², est à regarder comme une façon de nouer quelque chose en restaurant une image idéale d'elle-même perdue depuis longtemps et de reprendre place dans la communauté des parlants.

Pour d'autres, les séances se succèdent sans qu'une dynamique se dégage nettement. Je suis alors la « secrétaire » : j'enregistre et tente de cadrer l'alternance de phases maniaques et dépressives ; ou je deviens témoin de la monotonie d'une situation figée.

Une patiente que je qualifie de mélancolique non déclenchée me répète toujours les mêmes plaintes, se fait les mêmes reproches et se décrit comme un « déchet ». Au fil des mois, se sentant en confiance, elle explique l'emprise de sa mère sur elle par les dons surnaturels de celle-ci. La certitude que sa mère l'a « maudite » lui fournit la résolution de « l'énigme de sa vie ». Toutes mes tentatives pour la faire lâcher cette jouissance de coller à sa mère restent vaines. Elle laisse passer les quelques occasions qui se présentent de se recentrer sur sa vie (stage de réinsertion, etc.) et me prend à témoin : « Ça va faire quatre ans que je viens ici, le temps a passé et je n'ai rien fait. » Son incessant autodénigrement n'est que l'envers des reproches adressés à sa mère qui « ne s'est jamais intéressée » à elle ³, ce qui n'exclut pas que le reproche me soit destiné, celui de mon impuissance à la sortir de là !

Une clinique inscrite dans la société

Élevée, il y a bien des années, dans une commune proche d'Orly, j'ai gardé un assez bon souvenir de cette banlieue peuplée d'ouvriers (dont une partie issue de l'immigration) et d'employés, où tout le monde travaillait, où les centres-ville étaient animés de commerces florissants et où les municipalités communistes proposaient une offre non négligeable de loisirs et d'activités culturelles.

Mon retour en banlieue, à travers les personnes rencontrées au CAPAO, m'a permis d'éprouver que les changements profonds de notre société depuis la fin des « trente glorieuses », tels que décrits par tous les observateurs, n'étaient pas exagérés. Sans retracer ici, moins bien que d'autres, les difficultés des anciennes classes laborieuses, paupérisées par le chômage, les problèmes d'intégration des populations immigrées dans ce contexte et, pour presque tous, la « panne de l'ascenseur social », il me faut constater que la clinique du CAPAO est imprégnée de cette réalité sociale, à la fois positivement et négativement.

J'ai observé à quel point l'ensemble des services publics à vocation sociale au sens large, encore bien présents en France, sont essentiels pour lutter contre les nouvelles formes de pauvreté, l'exclusion, la maladie et la détresse psychique. Il m'a fallu me familiariser avec un nombre impressionnant de sigles, bien au-delà de Pôle Emploi et du RSA, pour comprendre tous les intervenants et les aides formant un véritable filet de sécurité autour de certaines personnes.

En même temps, je suis confrontée au recul de certains de ces services. Je pense ainsi au CMP de Choisy qui, faute de moyens, ne peut accueillir tous ceux qui en ont besoin et déverse sur nous son trop-plein ; mais aussi au tribunal de Créteil dont les délais pour prononcer un simple divorce sont excessifs, mettant certains dans un grand embarras financier, etc. Je vois bien aussi ceux qui passent à travers les mailles du filet, n'entrant pas dans les bonnes cases pour bénéficier d'un logement social à loyer modéré, de telle ou telle allocation.

Plus encore, je suis sensible au sort des enfants, qui me paraissent en première ligne dans des situations qui échappent aux radars de l'Aide sociale à l'enfance et de l'institution scolaire.

Une patiente psychotique et très démunie a déclenché à la naissance de sa fille et, depuis, n'a jamais pu s'occuper de celle-ci, trop engluée qu'elle est dans ses idées de persécution et dans ses conflits avec son compagnon, guère plus capable d'assumer sa responsabilité de père. La violence de la fillette et son refus de toute autorité à l'école, puis au collège, ont conduit à sa relégation dans une section spéciale. Je n'ai rien pu faire pour l'aider à travers la mère et n'ai pu m'empêcher de penser, à tort ou à raison, que la retirer de son foyer aurait été préférable.

J'ai souvent constaté la « reproduction » des mêmes maux d'une génération à l'autre, et souvent sur trois générations : parents violents, alcooliques ou abandonnant leur enfant à lui-même. À cela s'ajoutent des carences plus contemporaines : parents incapables de poser une limite claire ou

de supporter la moindre frustration de l'enfant (que de télévisions dans les chambres d'enfants, de smartphones qui grèvent les budgets...) ; parents démunis devant les exigences de l'école, s'énervant qu'on les « convoque » chaque fois que leur enfant s'est mal comporté ; parents étouffant leurs enfants, leur interdisant l'espace public seuls par peur des dangers de l'extérieur...

J'ai difficilement accepté l'impossible qu'il y avait, à plus d'un titre, dans ce désir naïf de « sauver » les enfants de la psychose. Les psychologues et autres intervenants du CMPP font un travail remarquable, mais ne prétendent pas « réparer le réel ». Ils parviennent toutefois, avec tel ou tel enfant, à un résultat qui rebat les cartes. De même, peut-être peut-on simplement aider certains parents à trouver un nouage qui les rendra moins traumatiques pour leurs enfants. Que ce soit avec des enfants ou des adultes, on ne travaille qu'avec des sujets au un par un, dans leur singularité.

Quatre ans au CAPAO, c'est affronter et approfondir des questions renouvelées avec chaque patient ; s'interroger sur sa pratique, ses lacunes, au cas par cas, aidée par d'autres analystes plus expérimentés ; accepter que la psychanalyse ne soit qu'une proposition dont un sujet va ou non se saisir ; se confronter, à travers les patients, à la question sociale.

Mots-clés : CAPAO, institution, psychose, société.

-
1. ↑ Séminaire EPFCL de l'année 2015-2016. Cf. notamment l'intervention de Colette Soler le 7 janvier 2016, « Travailleur ? », dans le numéro 104 du *Mensuel*.
 2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998. Critique de Maurice Bouvet, notamment p. 416-417.
 3. ↑ S. Freud, « Deuil et mélancolie », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 156.

Les CAP aujourd'hui

Le CAPAO à Orly

Dominique-Alice Decelle

« Ça ne m'empêche plus de penser * »

L'expérience d'être psychanalyste dans un CAP (centre d'accueil psychanalytique), ici au CAPAO (Centre d'accueil psychanalytique pour adultes d'Orly), offre une conjonction de propositions. En font-elles pour autant une spécificité ? Je retiendrai ici celle de la réalité institutionnelle, toutefois indissociable des autres, puisque conjonction implique l'indissociabilité d'un pluriel sans frontière dont résulte, à l'image de la bande de Möbius, le un de l'inconscient d'un témoignage.

N'ayant pas voulu être psychologue en institution et n'ayant pas cherché à m'y imposer en tant qu'analyste pour des patients (mais sur le fonctionnement des équipes et des organisations), je n'envisageais cette pratique qu'en cabinet privé. J'ai découvert une sorte d'évidence à exercer dans le cadre du CAPAO. Après m'être demandé si j'étais en mal de légitimité, j'ai plutôt opté pour un revirement interprétatif. La légitimité implique une forme de certitude et l'incertitude du doute, inhérente à la pratique d'analyste, est ici partagée avec des collègues dans des réunions mensuelles et dans un groupe d'études de cas, en plus des échanges habituels et des réflexions élaborées en contrôle ou en séminaires. « Trop de scrupules » m'a souvent répété un contrôleur. Ils sont allégés parce que énoncés et mis au travail sous forme d'hypothèses dont le patient s'empare ou pas.

Le contexte institutionnel des séances peut engendrer une demande adressée à une représentation de la réponse d'aide qui serait apportée, figure d'un organisme dont les paramètres économiques, sanitaires et sociaux sont imaginables. Le secours du grand Autre institutionnel. Être reconnu souffrant par l'Autre social. Une première surprise opère lorsque la rencontre situe d'emblée que « nous ne sommes pas là pour ça ».

Si la présence est déjà une demande parce que parler, ça coûte, la plainte en fait une attente. L'effraction de la surprise de ce qui advient dans

la rencontre entre le consultant et l'analyste est alors, pour un certain nombre, probablement plus intense qu'en cabinet privé. Mais si subversion ou duperie ne prennent pas, au moins pour un temps, la place qui permet au consultant d'accepter de mettre l'analyste en position de prendre posture, il ne revient pas ou fait un passage éclair. De la surprise, il ne revient pas. Quelque chose s'est peut-être tout de même produit : la rencontre d'une coupure, et c'est l'après qui en définira, souvent de manière implicite, les effets et la valeur. Et puis certains reviennent plus tard. « Alors là, avec le travail que j'ai à faire sur moi, cette fois-ci je vais rester un bout de temps » dit un patient un an après avoir fait deux séances.

Que l'argent ne soit pas un frein ne signifie pas que l'empêchement à consulter un analyste n'est que financier. L'empêchement est dans le rapport à la plainte et à la parole.

Au CAPAO, bon nombre de consultants ont déjà pu avoir affaire à un psy (enfants suivis en CMPP – centre médico-psycho-pédagogique – ou eux-mêmes ayant un psychiatre ou ayant consulté un psychothérapeute), mais ils découvrent l'approche psychanalytique. D'autres font la démarche pour la première fois. Dans les deux cas, ils rencontrent un dispositif et une manière d'accueillir la parole de l'autre qui est différente. « C'est beaucoup plus intéressant » dit un patient lors de sa « dernière » séance. Plus intéressant que quoi ? Que des conseils, des consignes, des pistes que ses amis disent recevoir de leur psy. Ils ne peuvent pas toujours dire en quoi c'est différent parce que cela fait apparaître l'existence d'une représentation inconsciente, d'une pensée. « Je pense donc je suis ? » La rencontre ébauche une surprise. Le travail qui s'y crée laisse en suspens une attente. Est-ce un sentiment ou une émotion ? Comment articuler la pensée aux sens, une identité de sujet à un corps parlant ?

Une rencontre avec une patiente au moment où je lisais dans le numéro 116 du *Mensuel* les deux premiers articles à propos du livre de Frédéric Pellion *Ce que Lacan doit à Descartes*¹, m'a entraînée à développer quelques associations.

Pour certains patients, la conjonction « donc » du cogito cartésien est expressément assimilable, comme l'a souligné Lacan, au « ça » de Freud. Ne dit-on pas « penser avec ses tripes » ? Quelque part dans *Le Talon de fer*², Jack London écrit que les hommes font des erreurs du fait qu'ils pensent non pas avec leur cerveau mais avec leurs désirs. Désirs ici émergeant des pulsions du ça et falsifications du désir sur lequel le vif du sujet ne cède rien quitte à le dénier, le recouvrir ou y renoncer. Il y aura toujours la trace du manque.

« Je pense donc je suis » donne à entendre une langue où « je pense comme je suis » et « je suis comme je pense » rendent le trou du non-savoir béant. Une identification sans intersubjectivité, toute façonnée par des corps parlants au travers desquels transite la parole « divine », une adaptation formelle quand le trou est le contenu de l'esprit de l'autre, un autre souvent mis en place de grand Autre, celui d'un adversaire avec qui on ne peut se mesurer ³ mais devant lequel le sujet a pris l'habitude de se mettre en retrait, de s'abolir, de disparaître. Le sujet se défile lorsque sa parole ne dit rien de son être.

Un patient disait : « Dieu trace le chemin et nous faisons le reste. » Son énonciation témoignait d'un fatalisme que j'ai ressenti comme une chape d'immobilisme et d'impuissance. Quand je repris la seconde partie de son énoncé sur le libre arbitre, son expression de surprise rendait perceptibles la suspension de sa pensée et sa déstabilisation subjective face à une autre manière de penser les mots. Ce fut le début d'un plus grand engagement dans ses décisions, actions et projets. C'est l'esquive d'une vérité tenue pour celle de la science. Le sujet en tant que sujet de la science n'y exerce que très partiellement son appétit comme si l'expérience se référerait davantage à un Dieu trompeur, celui qui fait que « je me trompe dans tout ce que je vois et dans tout ce que je crois déduire ⁴ ». Une patiente disait, après avoir beaucoup pleuré, pendant deux séances, la mort d'un proche, que « maintenant ça allait mieux parce que la mort de cet homme n'était pas un mensonge mais une réalité et que la réalité, on peut faire avec ».

Le transfert sur l'analyste permet d'appréhender un Dieu plus protecteur, dont la protection s'étend à la science, c'est-à-dire à « l'intimité de la pensée, et non plus aux seuls événements ⁵ ».

Conduire le sujet au bord du trou de sa propre pensée, pour lui permettre d'entrevoir son contenu sans se départir de la seule certitude d'un vide de ce contenu. L'accompagner vers la solitude de sa liberté, l'initier à reconnaître le son du silence, celui d'un trou, d'un insondable, d'une acceptation que le savoir transite par soi dans sa relation aux autres et que ce sont ses effets qui en font le sel et le mystère. « Ça fait sens » relève d'un raisonnement, discursif ou déductif. L'évidence renvoie à une sorte de topologie de l'être. Je suis là. Je suis à ma place.

Peut-être faut-il reprendre le commentaire de Lacan, « je pense où je ne suis pas, donc je suis où je ne pense pas... je ne suis pas, là où je suis le jouet de ma pensée ⁶ ».

Si l'être résulte de la structure, toute conscientisation ou pensée d'être peut produire un pas de côté par rapport à la structure. Mais si être

c'est vivre ⁷ au sens d'une pulsion civilisée dans la subjectivité de notre époque, la conscience d'être peut, par exemple à l'égard des habituelles convictions et certitudes chez un sujet, introduire le doute.

Ainsi une patiente, après une cure psychanalytique de trois années, conclut : « Quand j'éprouve de la jalousie, ça me prend toujours aux tripes mais c'est moins fort et ça ne m'empêche plus de penser. Je m'apaise, raisonne et peux voir que l'autre n'a rien fait. »

Au cours de ce travail, les moments de détresse faisaient pour moi injonction car le trou du non-symbolisé d'une forclusion du Nom du Père qui apparaissait dans ce qu'elle décrivait de ses parents me devenait une mise en abîme.

J'ai aussi interrogé le passage conjoint entre le non-faire imposé par le statut d'objet *a* de l'analyste, les questions que cela suscitait quant à l'injonction surmoïque de faire, une avancée conclusive de la cure analytique préparée depuis plusieurs mois et la chute de l'objet *a* lorsque la patiente laisse l'analyste sur le pas de sa porte. Pourquoi tant d'inquiétude alors qu'un travail était en train de se faire ?

L'imminence du temps de conclure sur un reste d'insondable confronte le (ou la) psychanalyste aux traversées d'angoisse et de déstabilisation subjective de l'analysant là où il (ou elle) voulait si vaillamment, au début de l'analyse, le (ou la) mener.

Mots-clés : CAP, plainte, parole, penser, être.

* ↑ Énoncé d'une patiente « en fin » d'analyse.

1. ↑ F. Peillon et A. Théveniaud, « L'insu du cogito », entretien publié dans le *Mensuel*, n° 116, juin 2017, p. 29.

2. ↑ J. London, *The Iron Heel*, publié aux États-Unis en 1908, fiction politique et dystopie du xx^e siècle – *Le Talon de fer*, Paris, éditions Libertalia, 2016.

3. ↑ D. Kambouchner, « Descartes : la certitude au risque de la psychose ? », *Mensuel*, n° 116, juin 2017, p. 11 ; l'auteur oppose le malin génie qui « est un adversaire avec qui l'on peut se mesurer » et le Dieu trompeur qui « n'est pas une figure avec laquelle on puisse rivaliser ».

4. ↑ *Ibid.*, p. 9.

5. ↑ *Ibid.*, p. 11.

6. ↑ J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 517.

7. ↑ D. Kambouchner, « Descartes : la certitude au risque de la psychose ? », art. cit., p. 18.

Les CAP aujourd'hui

Le CAPAO à Orly

Adèle Jacquet-Lagrèze

Au CAP, border l'écoute

Consulter en CAP (centre d'accueil psychanalytique) quand on fait un premier pas en son nom propre dans la clinique psychanalytique est une chance et une offre de formation incomparable.

En effet, pour celui qui est amené au cours de son analyse à vouloir occuper cette place de cause d'un travail analytique, c'est l'occasion de travailler son écoute autrement que dans sa cure, où, tout en essayant de laisser se constituer un dire, l'on doit aussi se faire auditeur et lecteur des interprétations de son analyste. Encore analysant, ce changement de fonction permet de déplacer un peu la nature du savoir supposé à l'analyste. D'une croyance en un savoir sur son être, dont on a perçu l'illusion avant de s'engager, on éprouve maintenant le passage à un autre type de savoir, sur ce qui soutient l'acte. Non pas absence de savoir, donc, mais bout de savoir, partiel mais solide, sur ce qui structure l'expérience elle-même.

C'est aussi pouvoir se sentir moins seul et vacillant au moment d'assumer la supposition de savoir en jeu dans cette offre d'accueil, du fait du collectif.

Les réunions de construction de cas sont un espace unique d'échange sur une clinique propre à chaque CAP, une manière de pouvoir à son tour réfléchir sur les effets de l'interprétation, les difficultés aussi à faire avec ce qui reste de symptomatique. Supporter la souffrance de l'autre, trouver le ton juste, le rythme adéquat à chaque inconscient pour s'ouvrir un chemin, ni trop scabreux, ni trop lisse, de n'ouvrir aucune prise au réel, accepter de laisser place au silence quand la demande impérative ne trouverait dans quelque mot que ce soit que la répétition de la non-réponse à l'énonciation en jeu.

Recevoir ces patients en éveil d'une parole propre, tenter de leur faire entendre ce qu'elle recèle de singulier, les é-mouvoir parfois à simplement

déposer quelques mots, premiers linéaments d'un vécu perçu en bloc, en dur, d'une matière où le destin semblait de toujours inscrit. Premier accueil parfois d'une parole qui trouve un partenaire d'une autre sorte.

Non pas un parlant en plus, mais un quelconque qui, de n'être sujet dans la rencontre, fait naître un dire nouveau d'un parlant de plus.

Mots-clés : CAP, sujet supposé savoir.

Les CAP aujourd'hui

Le CAPAO à Orly

Dorothee Legrand

Accueil psychanalytique : donner lieu à la singulière pluralité de la parole et de l'écoute

Un CAP, qu'est-ce que c'est ? Explicitement, les centres d'accueil psychanalytique se veulent « à l'usage de toutes personnes en souffrance psychique ¹ ». Psychanalyse *pour tous* ? Pour toutes personnes ? Saisissons-nous de ce pluriel. Si les CAP proposent un accueil à *toutes personnes* sans exception, nous n'y accueillons pourtant pas *toute personne* indistinctement ² : *c'est la pluralisation et non la totalisation qui permet de bannir l'exclusion*. Freud nous le dit : la psychanalyse n'est pas « une construction intellectuelle qui résout de façon homogène tous les problèmes de notre existence à partir d'une hypothèse qui commande le tout, où par conséquent aucun problème ne reste ouvert et où tout ce à quoi nous nous intéressons trouve sa place déterminée ³ ». La psychanalyse, c'est : *pas tout*.

La psychanalyse, ça n'existe pas *pour tous*. Au psychanalyste qui l'oublierait, le lui rappelle la personne qui lui adresse sa demande alors que pour elle, un psychanalyste, ça n'existe pas en tant que tel. Cette personne pourrait venir au CAP justement parce qu'elle « ne sait pas comment ou ne peut pas adresser sa souffrance d'emblée à un psychanalyste ⁴ ». Il faut alors que l'analyste sache ne pas voler son analyse à l'analysant – ce qu'il ferait déjà en présumant de ce que devraient être le point d'entrée et le point de sortie d'une analyse. *La psychanalyse est une invention, de l'analysant, avec l'analyste*. Elle l'est toujours ; et elle l'est de manière plus manifeste, peut-être, avec un analysant qui ne sait pas ce qu'est la psychanalyse – si tant est que l'analyste ne prétende pas l'y éduquer, si donc il sait lui aussi inventer la psychanalyse, avec l'analysant. La psychanalyse, ça n'existe pas toujours déjà, et c'est seulement si elle n'est pas présupposée qu'une analyse pourra se faire.

Une analyse se fait à partir de la demande de l'analysant. Quelles que soient les réponses que fera l'analyste à cette demande, leur plus petit dénominateur commun sera toujours : *je vous écoute*. C'est un acte, incompressible, ce sans quoi l'analyse ne serait pas analyse, et c'est une affirmation, forte : *tu parles !* Quand nous écoutons, ce que nous proposons par là même n'est quelquefois rien qu'« une très petite tâche de prise de parole », mais « c'est ce qui peut se proposer de plus ardu à un homme, et à quoi son être dans le monde ne l'affronte pas si souvent ⁵ » : dire « je » à quelqu'un qui écoute, qui entend, et me fait entendre par son écoute même que *je parle*.

Il arrive que nous écoutions ainsi une personne qui ne l'avait jamais été, et qui ne s'était donc jamais entendue dire « je ». Pour cette personne, il se peut que « je vous écoute » soit *inaudible*. Alors, il ne nous suffira pas d'écouter et d'écouter encore pour faire entendre que nous écoutons. Une personne qui reste sourde au fait que nous écoutons n'y entend qu'un silence qui la bâillonne : nous n'écoutons pas, croit-elle, elle parle dans le vide, mais parler toute seule, elle ne le peut pas, ça fait mal, ça rend fou, alors elle renferme ses mots dans sa bouche, et « je » s'évanouirait si l'analyste ne lui répondait que par le silence que lui impose son écoute. Paradoxalement, l'analyste doit alors parler, *écouter moins* donc, pour *faire entendre* qu'il écoute, qu'il entend, qu'il est *possible* de *lui* parler, qu'il est *possible* de dire « je ».

Mais il arrive qu'il soit *impossible* que *je* parle à un *autre*. Et pourtant, il écoute. Réellement. Et me place par là même au lieu de mon impossible. Alors, par notre écoute, par *cette* écoute qui *affirme* que celui qui parle est un sujet *singulier* qui s'adresse à un *autre*, savons-nous quel manque peut être appelé, et savons-nous quelle souffrance psychique peut déclencher une telle confrontation réelle à l'impossible ? « Ne touchons-nous pas là dans notre expérience même, et sans avoir à le chercher plus loin, à ce qui est au cœur des motifs d'entrée dans la psychose », soit « la défaillance du sujet au moment d'aborder la parole véritable ⁶ » ? Pour mieux mesurer notre responsabilité, ne devons-nous pas admettre *la violence de l'écoute* qui hante la psychanalyse ?

Alors, proposer un accueil psychanalytique à toutes personnes, ce serait *savoir dire oui et savoir dire non* : *oui*, je vous accueille quand vous le demandez et que je crois que vous écouter est déjà vous donner une réponse ; mais *non*, je ne présume pas de manière indifférenciée qu'il est toujours possible de *dire* « je » à un *autre*, toujours possible d'entendre « *vous dites "je" à un autre* » ; et *non*, mon écoute ne vous demande pas l'impossible à dire, et ne vous confronte pas à l'impossible à entendre.

Parfois, au cours d'une analyse, il arrive que *je* parle à un *autre*. Et alors se mettent à exister *un autre* pour qui j'existe singulièrement et *moi* pour qui l'autre existe singulièrement. Nous sommes singuliers *l'un pour l'autre*. Un singulier qui veut dire pluriel. Cette singularité, c'est en la trouvant ailleurs que là où il l'a déjà trouvée que le psychanalyste peut continuer à mieux travailler avec elle. En lisant Roland Barthes notamment – parce qu'il reconnaît que « pour que la psychanalyse puisse parler, il faut qu'elle puisse s'emparer d'un discours autre ⁷ ». Chaque fois qu'il sent « un langage consister », fût-il celui de la psychanalyse, Barthes se met à « parler autrement », témoignant ainsi « de la seule chose sûre qui fût en [lui] (si naïve fût-elle) : la résistance éperdue à tout système réducteur ⁸ ».

Irréducteur, Roland Barthes aura su être irréductible. Souvent, toujours peut-être, et surtout, dit-on, quand il écrivit *La Chambre claire*. Pour cette « recherche de la Photographie », Barthes s'est, dès le début, fixé un principe : « Ne jamais réduire le sujet que j'étais ⁹. » Alors, quand il cherche la photographie, il n'étudie pas l'infinie variation de toutes les photographies possibles, ni quelques photographies choisies aléatoirement ; il cherche les seules photographies dont il est « sûr qu'elles existaient pour [lui] ¹⁰ » : c'est de celle(s)-là seulement qu'il cherche à extraire la structure de la photographie en tant qu'il est possible qu'elle existe singulièrement pour quelqu'un.

Ce en quoi une photographie *m'est* singulière, ce qui en fait une singularité-*pour-moi*, Barthes le nomme *punctum* : « C'est un supplément : c'est ce que j'ajoute à la photo *et qui cependant y est déjà* ¹¹ ». Le *punctum*, c'est moi qui l'anime. Mais je ne l'invente pas, ne le constitue pas, ne le crée pas. Et si *je* l'anime, c'est parce qu'il *m'anime*, il *m'arrive*, il *m'advient* ¹² : quelque chose du monde que porte la photographie me pointe, « *me point* (mais aussi me meurtrit, me poigne ¹³) ». Ce qui arrive là, entre celui qui regarde et ce qu'il regarde, saurait-on le dire mieux que ne l'a fait Jacques Derrida : « Un point de singularité [...] perce, il vient m'atteindre d'un coup, me blesse ou me meurtrit et d'abord, semble-t-il, ne regarde que moi. Qu'il s'adresse à moi, c'est dans sa définition. S'adresse à moi la singularité absolue de l'autre ¹⁴. »

On l'entend, explicitement, rien n'est dit ici de la psychanalyse. Et pourtant, ces langues-là ne nous apprennent-elles rien de la singularité telle qu'elle est mise en acte dans une analyse ? Ce qu'une analyse est *pour moi* et non *pour tous*, le *punctum* d'une analyse – Barthes nous le dit sans le dire –, la singularité d'une analyse est ce point de l'analysant qui est animé, adressé, singularisé par ce point de l'analyste qui est animé, adressé,

singularisé par l'analysant. L'un singulier pour l'autre et inversement, singularisation de l'un par l'autre et inversement, l'un est pour l'autre « irremplaçable » : peut-être pas « indispensable », je pourrais vivre sans, peut-être, mais la vie qui me resterait serait « inqualifiable (sans qualité ¹⁵) », car je ne suis pas singulière *en moi-même*, ni *pour tous*, mais pour *un autre* qui m'est singulier parce que *je m'y adresse depuis ce point auquel il s'adresse*.

Quand il *donne lieu* à ce singulier pluriel, un bureau quelconque devient un lieu d'accueil psychanalytique : là où un psychanalyste laisse venir un autre, le laisse arriver, le laisse avoir lieu ¹⁶. Où qu'il soit, institutionnellement, géographiquement, historiquement, quelle que soit la personne qui y entre, le cabinet d'un psychanalyste est là (d'où) peut surgir la singularité irréductible de la rencontre entre une parole et une écoute qui sont, l'une pour l'autre, irremplaçables.

Mais la complexité de ce qu'il se passe là ne doit pas nous faire perdre de vue la banalité de ce que *chaque* psychanalyste met en acte à *chaque* séance : il reçoit quelqu'un quelque part. Quoi qu'il soit par ailleurs, le cabinet du psychanalyste est un point du monde. De fait, seules quelques personnes y entrent, mais n'y en aurait-il qu'une, et quelle qu'elle soit, à chaque fois, la personne qui vient y parler apporte avec elle « tout son petit monde », ce monde dans lequel « nous » parlons.

L'analyse serait donc tronquée si l'analyste se désintéressait du monde de l'analysant, et n'écouterait que ses mots. Certes, l'analyse impose la *suspension* de tout jugement d'*adéquation* entre le mot et le monde. Il s'agit de ne *jamais réduire* le mot au signifié : n'écouter que le monde, c'est ne pas écouter la parole *telle qu'elle est parlée*. Mais cela n'impose *pas* la suspension du monde, au contraire, car rendre à la parole sa puissance agissante impose tout autant d'écouter sans *jamais réduire* le signifiant au mot : écouter les mots comme s'ils ne jouissaient que de leur propre enchaînement et ne réfèrent qu'à eux-mêmes, c'est là encore ne pas écouter la parole *telle qu'elle est parlée*. Au contraire, si le psychanalyste s'entête à raser le signifiant pour qu'un éboulement de sens ne rende pas les mots inaudibles, c'est pour écouter la parole *telle qu'elle se donne* et ainsi donner accueil à *ce qui représente le sujet*.

Le sujet, celui qui est représenté par le signifiant, est celui-là même qui vient nous dire son monde. Comment l'écouter ? Quand un patient parle maltraitance, violence conjugale, harcèlement, déscolarisation, attaque à l'arme blanche, vol, viol, rupture, accident, maladie, changement d'horaires, perte d'emploi, dépendance financière, endettement, déménagement, insalubrité, expulsion, exil... comment l'écouter ? Si le clinicien *réduit* un

surendettement à une rétention anale, alors il traduit savamment en un jeu conceptuel la parole qui lui est adressée – mais *il n'écoute personne* : l'écoute devient négligence. Au contraire, si nous écoutons, entendons et répondons au surendettement sans faire comme si l'argent n'existait pas, comme si l'argent n'avait qu'une valeur symbolique, si nous n'exigeons *pas de tous* une contribution financière – comme le dispositif des CAP le permet –, alors, et alors seulement, nous ancrons l'analyse dans le monde où nous recevons.

Mais si, comme au CAP, quand nous recevons, nous ne recevons pas d'argent, alors que recevons-nous ? Cette question – qu'est-ce que l'analyste gagne à écouter ? – ne se pose que dans une logique comptable, dans un espace régulé par la loi de l'échange. Mais l'écoute et la parole sont *inéchangeables* : l'analysant ne reçoit pas une écoute *en échange* de sa parole ; et l'analyste ne reçoit pas une parole *en échange* de son écoute. C'est en éprouvant qu'il ne *doit* rien à l'analyste *pour l'écoute qu'il lui donne*¹⁷ que l'analysant pourra éprouver sa parole comme un don à l'autre et non comme un dû. En ce sens, *l'analyse est toujours gratuite* : qu'il y ait ou non de l'argent qui passe de l'analysant à l'analyste, il reste que dans l'analyse l'un donne ce qu'il n'a pas (la parole et l'écoute qui ne se possèdent pas) à l'autre qui n'en veut pas (qui ne le reçoit pas comme un gain vis-à-vis duquel il serait en dette). S'il est un « accueil psychanalytique », ça ne peut donc être qu'« une hospitalité absolue [...] gracieusement offerte au-delà de la dette et de l'économie, offerte à l'autre, une hospitalité inventée pour la singularité de l'arrivant, du visiteur inopiné¹⁸ ».

Ce que l'un et l'autre se donnent dans une analyse, parole et écoute inéchangeables, est ce qui fait qu'une analyse est irremplaçable : sa singularité est impayable. Il ne faut donc pas se leurrer : la question de la gratuité ne concerne pas seulement les CAP, ni seulement les divers dispositifs qui disjoignent la psychanalyse de l'argent¹⁹ ; cette question concerne chaque analyse, non seulement parce que la valeur de l'argent concerne, comme tout le monde, chaque analyste et chaque analysant, mais spécifiquement parce que le don de la parole et le don de l'écoute structurent chaque analyse.

Et justement parce que parole et écoute sont inéchangeables, nous ne dirions pas que nous nous donnons (parole et écoute) comme nous ne dirions pas que nous nous recevons. Une analyse n'est pas seulement un *nous nous* : ce *nous nous* réduit le pluriel du *nous* en le clôturant sur lui-même, il n'est qu'un *je* diffracté, tandis qu'une analyse n'est pas seulement un *je* entre nous, un entre nous où *nous nous* fermerions aux autres. Une analyse ne se

fait pas sans *nous* – *nous* irréductiblement pluriel, et non *nous nous* du couple analyste-analysant cloisonné entre les quatre murs d'« une » pratique clinique particulière.

Et si une analyse ne se fait pas sans *nous*, c'est aussi que sa singulière pluralité est irréductible au *nous nous* de la psychanalyse. Certes, une analyse ne saurait se dissocier de la psychanalyse, de sa transmission et d'une mise à l'épreuve de ses théories et de ses pratiques. Mais s'il est crucial que la psychanalyse ne soit pas une analyse + une autre + 1 + 1 + 1 + n, son organisation institutionnelle peut toutefois être un des moyens parmi les plus efficaces pour renforcer le « splendide isolement » dans lequel *nous nous* parlons de nous.

Au contraire, *nous* ne veut pas dire *tous* seulement si nous ne nous installons pas confortablement dans une langue qui n'écoute qu'elle-même, si nous échouons à comprendre une langue qui ne parle qu'à elle-même, si nous ne réduisons pas la langue que nous écoutons à la langue que nous parlons, si nous ne réduisons pas la langue que nous parlons à la langue que nous écoutons... si nous résistons éperdument à toute langue réductrice ²⁰. Et peut-être un psychanalyste le sait-il mieux quand il ne parle pas psychanalyse aux psychanalystes et qu'il se souvient de ce à quoi il pense quand il écoute un patient : « Parler, c'est avant tout parler à d'autres ²¹. »

Mais pourquoi parler ? Pourquoi écouter et ainsi mettre l'autre en position de parler ? Pour parler « à d'autres ». Pluriel qui dit que la psychanalyse n'a pas pour enjeu qu'elle-même. À *chaque fois*, l'enjeu de l'analyse est *ailleurs*, hors les murs, dans le monde où, à *partir* de l'analyse, nous parlons à d'autres. Et à Lacan qui demanderait « quelles sont les conditions qui sont requises pour que quelqu'un puisse se dire : "Je suis psychanalyste ^{22"} », peut-être répondrais-je ceci : nous ne *faisons* pas de psychanalyse sans écouter d'autres.

Mots-clés : singularité, pluralité, adresse, gratuité, irréductibilité.

1. ↑ Présentation des CAP sur le site de l'ACAP-CL.
2. ↑ Comme déterminants, le singulier « tout » signifie « n'importe quel », le pluriel « tous » signifie « les uns et les autres sans exception » (M. Grevisse et A. Goosse, *Le Bon Usage, Grammaire française*, Bruxelles, De Boeck & Larcier, 14^e édition, 2008, § 637, p. 815).
3. ↑ S. Freud, « XXXV^e conférence », (1932), dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1986, p. 211.
4. ↑ Site internet de l'ACAP-CL.
5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 285.
6. ↑ *Ibid.*
7. ↑ *Ibid.*
8. ↑ R. Barthes, *La Chambre claire, Note sur la photographie*, Paris, Gallimard, Cahiers du cinéma, 1980, p. 20-21.
9. ↑ *Ibid.*, p. 115.
10. ↑ *Ibid.*, p. 21.
11. ↑ *Ibid.*, p. 89.
12. ↑ *Ibid.*, p. 39.
13. ↑ *Ibid.*, p. 48-49.
14. ↑ J. Derrida, « Les Morts de Roland Barthes », *Poétique. Revue de théorie et d'analyse littéraires*, n° 47, Paris, 1981, p. 272. Aussi dans : J. Derrida, *Chaque fois unique, la fin du monde*, Paris, Galilée, 2003.
15. ↑ R. Barthes, *La Chambre claire, op. cit.*, p. 118.
16. ↑ J. Derrida, *De l'hospitalité*, Jacques Derrida et Anne Dufourmantelle, Paris, Calmann-Lévy, 1997, p. 29.
17. ↑ J. Derrida, *Donner le temps, 1. La Fausse Monnaie*, Paris, Galilée, 1991, p. 26-27.
18. ↑ J. Derrida, *De l'hospitalité, op. cit.*, p. 77.
19. ↑ L. Sokolowsky, *Freud et les Berlinoises. Du congrès de Budapest à l'Institut de Berlin, 1918-1933*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.
20. ↑ R. Barthes, *La Chambre claire, op. cit.*, p. 20-21.
21. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses, op. cit.*, p. 47.
22. ↑ J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 5 mai 1965.

Les CAP aujourd'hui

Le CAP-MP (Midi-Pyrénées)

Marc Leray *

Le Centre d'accueil psychanalytique Midi-Pyrénées : CAP-MP

C'est une dynamique de travail, engagée depuis plus de deux ans, soutenue par un collectif d'une quinzaine de personnes, toutes orientées par l'EPFCL (École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien) et la déclinaison de ses différentes modalités d'action : Forums, collèges cliniques et ACAP-CL (Association des centres d'accueil psychanalytique du champ lacanien), pour mettre en œuvre un projet qui vise à « offrir la possibilité d'une rencontre avec un psychanalyste ».

« Implanté dans la cité par l'intermédiaire des cabinets des consultants, le CAP-MP propose de faire l'expérience d'une *rencontre avec la psychanalyse*, à partir de *l'engagement d'un psychanalyste* à rendre accessible son offre en donnant à chacun la possibilité, dans un moment de crise, d'adresser sa difficulté ou ses questions ¹. »

Les consultations sont confidentielles. Elles sont *gratuites* pour quelques séances, le temps d'apprécier les effets de la rencontre, pour l'un comme pour l'autre. Après quoi, chacun décide de la suite à donner.

L'activité de « consultation » individuelle est indissociable du travail du collectif.


Il s'agit de rendre cette offre accessible, de la faire connaître dans l'environnement de chacun : à qui ? comment ? car il ne peut s'agir d'une simple communication, et encore moins de publicité.


Il y a véritablement un « pas à faire », un pas de côté par rapport à « tout » ce qui existe, pour véritablement offrir la possibilité d'une rencontre avec la psychanalyse à partir du « pas » qu'a fait un psychanalyste.

C'est dans cette expérimentation que nous nous sommes lancés : un renouage de l'individuel (pas d'emblée singulier) et du collectif (pas forcément un groupe). Cela donnera à cette initiative, pour autant qu'elle soit soutenue dans le temps, sa portée politique.

Les consultants, au nombre de quatre à ce jour, sont issus de ce collectif qui soutient et élabore le projet. Deux analystes confirmés accompagnent le travail clinique autour des situations reçues.

Mots-clés : psychanalyse dans la cité, rendre accessible son offre.

*  Responsable du CAP-MP.

1.  Extrait du projet ACAP-CL, disponible sur le site <http://www.acap-cl.epfcl.fr/>

Les CAP aujourd'hui

Le CAP-MP (Midi-Pyrénées)

Claire Montgobert

Premiers pas...

CAP-MP : Centre d'accueil psychanalytique Midi-Pyrénées, un « CAP » encore débutant, avec un peu plus de six mois de fonctionnement effectif. Donc pas question ici de faire un bilan, ni même une présentation tant soit peu achevée. Au point où nous en sommes, je m'en tiendrai à quelques remarques concernant le cheminement du projet qui a duré un peu plus d'un an et demi, et à quelques-unes des questions qu'il a soulevées.

Parti du désir de quelques-uns, le projet s'est assez vite retrouvé confronté à une série de questions, les unes étant imposées par les conditions matérielles, les autres par la finalité à lui donner.

Parce que, du côté des questions matérielles, c'était quasiment zéro, avec comme premiers « pas » : pas de financement, pas de local pour recevoir, pas de téléphone, pas de secrétariat... Comment faire ? Nous nous sommes vite rendu compte que la recherche d'un local adapté, et surtout son financement allaient nous prendre des mois de démarches. Et comme nous ne souhaitions pas attendre, le choix s'est assez vite orienté vers l'offre d'une consultation au cabinet des consultants, psychanalystes, ce qui a d'emblée restreint le cercle de ceux qui étaient intéressés pour participer au projet.

Nous avons pu régler le problème du téléphone avec un système de permanences tenues par les consultants, et nous avons pu trouver un financement auprès du CCPSO (Collège de clinique psychanalytique du Sud-Ouest) pour éditer une plaquette et auprès du Pôle 6 pour la ligne téléphonique, sachant que ce ne sont pas (encore un pas !) des solutions pérennes.

Il ne faut pas sous-estimer le poids des contraintes matérielles, car elles nous ont pris du temps et ont conditionné un certain nombre de choix. Mais ce qui nous a mobilisés le plus longtemps, c'est la finalité du projet, et nous y avons consacré un grand nombre de réunions. Pendant

plus d'un an, il nous a fallu énoncer, discuter, préciser ce que nous voulions faire. La rédaction d'une plaquette de présentation du CAP-MP a été le support et le fil conducteur de notre réflexion. Nous avons avancé pas à pas, d'une réunion à l'autre, pour préciser notre intention d'offrir à des jeunes et à des adultes la possibilité d'une rencontre avec un psychanalyste, que ce soit pour apaiser un moment de crise, apprécier une situation ou orienter, selon les besoins. Nous avons retenu le principe de consultations gratuites pour quelques séances, après quoi chacun pourra décider des suites à donner, que ce soit d'arrêter, si la question d'entrée a pu trouver réponse, d'orienter vers un service spécialisé, ou d'engager un travail analytique. Derrière chaque mot, il y a eu de longues discussions. Et sur les modalités de diffusion de l'offre, nous avons pour le moment retenu le principe de faire une diffusion par contact direct auprès des structures et des collègues. Là aussi, beaucoup de discussions, avec la question de se faire connaître sans tomber dans la « publicité ». Des collègues ont accepté de faire des supervisions, et nous avons reçu les premiers appels au printemps 2017.

De cette nouvelle phase qui s'est ouverte, il est encore trop tôt pour dégager des conclusions. Disons qu'en plus des questions de départ sur l'offre et sur la diffusion, il en apparaît de nouvelles, tant à l'occasion des supervisions que sur l'accueil téléphonique, par exemple. Nous avançons, pas à pas, avec des rencontres régulières tous les deux mois.

Notre époque nous fait traverser des temps de peurs, de colères et de violences, des temps où le discours dominant fait trop peu de cas de ceux qu'il exclut ou qu'il précarise. Face au malaise contemporain, nous sommes un certain nombre à penser que tout sujet peut faire le choix d'interroger ce dont il pâtit et que, par leur offre, les psychanalystes ont une place à tenir.

Mots-clés : centre d'accueil psychanalytique, fonctionnement.

ENTRETIEN

« *Effraction de la pudeur* »

Entretien

David Bernard
avec Marie-José Latour et Sophie Pinot

Les pudeurs du sujet et l'obscénité de l'époque

« La pudeur concerne le sexe comme secret. Ce secret est inaccessible au langage non seulement parce qu'il lui est antérieur de bien des millénaires, mais avant tout, parce qu'il est, à chaque fois, à son origine. »

Pascal QUIGNARD

Pour la troisième fois cette année, un partenariat du pôle 8 de l'EPFCL avec la médiathèque Louis Aragon de Tarbes et la librairie Les Beaux Jours, nous a donné l'occasion d'une rencontre et d'un échange, le 6 mai 2017, autour du livre collectif Effraction de la pudeur ¹, avec David Bernard, contributeur de l'ouvrage. Nous vous proposons ici une retranscription de quelques moments de cet échange. Nous en avons gardé le style oral en espérant qu'il vaille invitation à la lecture dudit ouvrage.

Marie-José Latour : Nous remercions David Bernard, psychanalyste à Rennes, membre de l'EPFCL, maître de conférences à l'Université, d'avoir généreusement accepté, après la séquence de travail à l'unité de Pau du Collège de clinique psychanalytique du Sud-Ouest, de prolonger son temps parmi nous. Il est l'auteur de nombreux articles dans plusieurs revues, notamment le *Mensuel* de l'EPFCL, et d'un ouvrage, *Lacan et la honte* ², dont il était venu nous parler il y a cinq ans.

Avant de lancer l'échange sur sa contribution et le thème de la matière, je voudrais vous présenter en quelques mots cet ouvrage et le contexte qui l'a permis. Ce livre est né à la suite d'un colloque pluridisciplinaire organisé par le Centre Primo Levi en 2015 sur le thème « Pudeur et violence ». Notre collègue Armando Cote, qui y travaille, a eu l'occasion d'en faire une présentation dans un article du *Mensuel* de l'EPFCL ³. Créé il y a plus

de vingt ans, ce centre a pour projet de former, de soigner, d'accueillir des personnes réfugiées politiques, victimes de tortures et de violences. Aux côtés d'artistes, de juristes, de psychanalystes, plusieurs collègues de notre École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien y ont donné une contribution, Claire Christien-Prouet qui a par ailleurs dirigé l'ouvrage, Armando Cote, Colette Soler, et donc David Bernard.

Pour débiter notre échange, remarquons qu'il est peut-être un peu surprenant de trouver le mot de « pudeur » associé avec celui de « psychanalyse », psychanalyse dont on a plutôt l'idée que, invitant un sujet à dire ce qu'il n'ose pas se dire à lui-même, elle suspendrait au moins la pudeur morale. La visée analytique communément attendue comme révélation de l'inconscient associée à ce terme de pudeur pose un premier paradoxe, dont tu fais, me semble-t-il, le cœur de ton titre dans cet ouvrage, « La pudeur, la honte et le privé », qui appelle une distinction des termes.

David Bernard : Cet article reprend l'intervention que j'avais faite dans le cadre de ce colloque organisé par le Centre Primo Levi. Pour en venir au contexte particulier et compliqué dans lequel travaillent les collègues de ce centre, j'avais eu pour ma part le souhait d'interroger, sur le plan de la structure, *via* une psychopathologie lacanienne de la vie quotidienne, la façon dont adviennent la pudeur et son envers, la honte. À partir de moments cliniques très simples, très quotidiens, voire anecdotiques, il s'agissait de poser la fonction structurale de la pudeur et de la honte, pour ensuite pouvoir interroger ce qu'elles deviennent dans des contextes où la gravité des faits cliniques comporte toujours le risque de faire écran et de nous empêcher de penser.

Je suis donc reparti de ce qui m'avait déjà frappé à l'époque où j'avais fait ma thèse, au sujet du cas du petit Hans. Ce petit garçon de trois ans avait une phobie des chevaux. Freud nous rapporte alors les échanges qu'il a eus avec son père autour de cette phobie et comment lui est venu, pour la première fois, l'affect de pudeur. Les tout-petits ne connaissent pas cet affect, et Freud dira même qu'il y a un désir d'exhibition chez eux. À un moment donné on a donc un dialogue entre Hans et sa mère, lors d'une scène de la vie quotidienne, la toilette. Hans remarque que sa mère le poudre partout sauf à l'endroit du sexe. Il lui demande alors : « Pourquoi tu n'y mets pas le doigt ? », sa mère lui répond : « Parce que c'est une cochonnerie », et Hans de lui demander « mais c'est quoi une cochonnerie ? », et sa mère « parce que c'est inconvenant », et Hans en riant de conclure « Oui mais ça fait plaisir ! ».

Freud note que deux jours après Hans fait son premier rêve de censure, premier rêve où il y a un désir refoulé. Le désir d'exhibition de Hans se trouve refoulé et le lendemain du rêve le père rapporte que pour la première fois, alors qu'ils font une promenade et qu'à un moment Hans veut aller faire pipi, il demande à aller dans un coin pour qu'on ne le voie pas. Le voilà dorénavant sensible à cet affect de pudeur. En travaillant cela de près, on voit, dans ce court dialogue, comment un enfant, rencontrant la sexualité, rencontre quelque chose qui va le diviser, une jouissance qui ne convient pas tout à fait, en l'occurrence ici cette demande de satisfaction que Hans adresse en toute innocence à sa mère. Il lui en revient que « ça », il ne peut pas le demander. Autrement dit, pour la première fois, l'enfant vérifie la division entre la demande et le désir, de même qu'il y a quelque chose que l'on peut certes désirer mais qui ne trouvera pas totalement satisfaction. Ce moment de division se rencontre *via* cette jouissance dont on ne peut pas parler naturellement, ni à trois, quatre ou cinq ans, ni plus tard à l'adolescence quand cela va se réveiller, amenant les affects de honte et de pudeur.

Marie-José Latour : Alors, l'envers de la pudeur, dis-tu, ce serait la honte, ce n'est donc pas l'obscénité.

David Bernard : Cette formulation n'est pas bonne. Disons plutôt qu'il y a d'abord la sexualité, cette satisfaction pas comme les autres. La satisfaction orale pour les tout-petits est en effet plus facilement articulée et articulable à la demande. La demande de satisfaction sexuelle, quant à elle, adressée aux parents lui revient *via* cet interdit. Cette jouissance qui ne convient pas est donc marquée d'une perte et c'est à ce point que se connecte le privé. Lacan s'arrête sur l'équivoque du privé. Ce qui fait la vie privée, c'est ce dont on est privé. Ce qu'il y a sous le voile de la pudeur, ce qui fait notre pudeur, c'est notre manque. On croit souvent que ce qui fait notre vie privée, ce qui serait le secret de notre pudeur, serait ce que l'on a. En fait, ce que Lacan, avec Freud, démontre, c'est que c'est ce qu'on n'a pas, ce qui nous manque, qui fait notre vie privée.

À cette jouissance qui ne convient pas, du fait d'être marquée par le manque, vont par ailleurs s'ajouter d'autres détours et d'autres affects, dont la honte. La honte, telle que Lacan la redéfinit, est le moment où le sujet se trouve réduit, sous le regard de l'autre, à son désir honteux et à cette jouissance inconvenante. Nous croyons alors que cette jouissance est inconvenante du fait qu'elle serait marquée du sceau de l'interdit, alors que cet interdit masque d'abord un impossible. La jouissance est inconvenante

d'abord du fait qu'on parle. C'est ça qui fait que sur le plan de la jouissance, il va y avoir pour l'être parlant une perte et que la jouissance sexuelle sera toujours non harmonieuse, manquante, laissant place à un désir qui divise le sujet.

C'est ce qui va permettre à Lacan de relire tout autrement ce que l'on appelle les phases, les stades. On avait l'idée que l'enfant allait grandir en passant d'une phase à l'autre et qu'il allait devenir de plus en plus mature, sachant de mieux en mieux adapter son désir à la réalité, jusqu'au moment où il deviendrait adulte, c'est-à-dire enfin pleinement adapté ! Nous savons que c'est une supercherie, puisqu'il suffit de voir, note Lacan, ce que les adultes font de leur vie pour comprendre ce que ce serait d'être pleinement adapté au monde ! Lacan va donc montrer que, sur le plan de la sexualité, le sujet rencontre quelque chose qui va le diviser et dont il va ressortir avec une question sur son désir : « Qu'est-ce que c'est que ça ? », puis « qu'est-ce que je veux ? » Plus tard cette question sera liée avec l'Autre sexe, non sans un réveil de la pudeur et de la honte. Comment être suffisamment homme ou suffisamment femme ? Comment savoir aborder l'Autre sexe ? Le sujet fera alors l'expérience du manque d'un savoir, d'un modèle type pour être homme ou femme, pour savoir comment aborder l'autre.

Hier ⁴, une jeune fille nous expliquait ainsi comment, dans la cour de récréation, pour aborder l'autre, on envoie un émissaire, on demande à Untel d'aller demander à l'élu(e) s'il ou elle voudrait bien, etc. Des choses vont s'inventer, ça va faire toute une aventure, des choses heureuses ou malheureuses, sur le fond qu'il n'y a pas ce qui permettrait de rencontrer l'autre de façon harmonieuse. Lacan le radicalisera avec sa formule « il n'y a pas de rapport sexuel ».

Par rapport à cela, l'obscénité serait de vouloir gommer, rejeter cette dimension du manque, cette perte qui va se faire cause d'un désir et qui va être le point de départ de notre lien à l'autre. Supposant que l'autre a ce qui nous manque, il va se dessiner en effet une positivité de ce manque. Chez les tout-petits, les cadeaux qu'ils font, un caillou brillant, une feuille, ces petits riens, on peut les considérer comme l'envers de l'obscénité. L'obscénité de l'époque, c'est de croire qu'il faudrait donner ce qu'on a et que plus on donne quelque chose qui vaut cher, mieux ce serait ! Ce qui fait l'époque, avec le discours qui la régule, le discours capitaliste, c'est de rejeter cette dimension du manque, cette positivité du manque qui permet de faire lien. On pourrait opposer aux petits riens donnés par les tout-petits la revente sur Ebay au lendemain de Noël...

Sur la pudeur, je voudrais souligner l'intérêt de la formule de Lacan concernant l'amour quand il dit qu'aimer c'est donner ce qu'on n'a pas, autrement dit, aimer, c'est donner son manque à l'autre, c'est donner un signe de désir à l'autre. La vertu de la pudeur serait à situer de ce côté-là, qui n'est pas celui des fausses pudeurs.

Marie-José Latour : Je voudrais insister un peu sur cette question de l'époque. Il y a au moins deux choses dans ce que tu viens de dire.

D'une part, la question de l'obscénité structurale, l'obscénité qui se trouve dans le fait même de parler. L'obscénité, c'est ce qui est *ob-scène*, jeté devant la scène, en dehors de la scène. L'obscène c'est ce qui est hors de ce qu'on montre et donc c'est ce qui vient crever l'écran de la représentation. Tu disais tout à l'heure que ce n'était pas une bonne idée de faire de la pudeur l'envers de la honte, et en effet ce n'est jamais une très bonne idée d'être dans une approche binaire du monde et de notre rapport au monde. Comment d'ailleurs pourrait-il y avoir de la pudeur sans obscénité ?

Le deuxième point, c'est la question de l'époque, une question très importante. Aujourd'hui, on a souvent l'idée d'une époque qui serait plus obscène que d'autres. L'intrusion des images, la connexion permanente, l'importance croissante de la technologie induiraient plus de difficultés à pouvoir constituer un espace soustrait au public, soustrait à la vue de tous, cet espace que les enfants construisent petit à petit dont tu parles très bien dans ton article.

Sophie Pinot : Tout parent peut avoir en tête ces matins où les enfants, avec tout ce qui est étalé sur la table du petit déjeuner, construisent une barrière, avec les pots de confiture, le paquet de céréales, la bouteille de jus d'orange, une limite qui vient couper quelque chose du regard, et délimiter des espaces entre les enfants, ce qui leur permet d'établir des distinctions. Voilà une petite chose du quotidien qui vient témoigner du fondement structural de ce que les enfants inventent spontanément.

David Bernard : Ce que vous dites me permet de souligner en quoi la pudeur, comme je le dis dans le texte, est un affect de séparation. Pour exemple, on sait comment la vie matinale d'une famille est un haut lieu de la demande parentale, et comment souvent les enfants y résistent par un désir d'Autre chose. Voilà qui fait souvent les moments de petite ou grande tension de cette vie familiale, quand l'enfant résiste à se régler sur la montre parentale. Le désir est en effet ce qui permet de faire un pas de côté par rapport à la demande de l'Autre, ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas que l'Autre

demande. Ce serait terrible si l'Autre ne demandait rien. Il y a l'Autre qui propose ça, et heureusement qu'il y a une offre, et en même temps le désir est toujours désir d'autre chose. Le désir de l'Autre est désir d'autre chose que ce que l'Autre demande. Il demande ceci ou cela mais au fond la question est : « Qu'est-ce qu'il me veut ? » La pudeur sera également connectée à ce désir en tant qu'« à côté de ». Nous sommes déterminés en partie par la façon dont on est parlé par l'Autre mais aussi par la façon dont on est regardé par l'Autre. L'appui sur le regard de l'Autre, la demande d'un regard désirant – comme quand un enfant dit, juste avant de tirer dans le ballon, « Maman, regarde ! » – sont importants et fondateurs. Mais il peut aussi y avoir cette idée très aliénante de s'éprouver toujours regardé. La pudeur va de pair avec cette séparation d'avec le regard et le désir de l'Autre. La pudeur va avec le secret, les limites. Quand un petit enfant dit son premier secret, il vient chuchoter à l'oreille, un « psch, psch, psch » qui ne veut rien dire d'autre que quelque chose qui ne se dit qu'à moitié, quelques points de suspension, signe d'un désir de...

Marie-José Latour : Pour poursuivre sur cette question de l'époque, si on s'en réfère à l'étymologie, *l'époché* est, dans la tradition philosophique, cette suspension soudaine ; au sein de la recherche, il s'agit de cet arrêt qui nous conduit à examiner ce qui surgit sans pouvoir recourir à un savoir préalable. C'est l'inconfort d'être de son époque ! Ce que certains tentent de recouvrir à force de « De mon temps, c'était mieux ». C'est ce qui est difficile dans le fait d'être contemporain, c'est de penser ce qui jusque-là n'était pas pensable. Tous les chantres de la morale, de la bienséance, de la pudibonderie, etc. sont prêts à dénoncer l'obscénité de notre époque à force de fausse pudeur ! Philippe Ariès, qui était, il y a longtemps, au programme de mes études, rappelait dans *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* (1973) que tout n'a pas toujours été pareil. Dans un chapitre de son livre qui s'intitulait, me semble-t-il, « De l'impudeur à l'innocence », il évoquait comment le journal d'Héroard, médecin de Louis XIII, mettait en série la grossièreté des plaisanteries et l'indécence des gestes liés à l'absence du sentiment de l'enfance et de l'idée d'éducation. Autant de choses qui nous vaudraient aujourd'hui une information préoccupante dans l'heure. Cette question de l'époque est donc essentielle, elle nous oblige à penser la question de la pudeur dans sa dimension actuelle.

Récemment, une jeune fille de quinze ans, qui vient parler de ses difficultés à se faire une conduite, m'explique que ses parents lui ont demandé un droit de regard sur son usage des réseaux sociaux. Elle en est totalement scandalisée. Elle m'explique : « Mais quand même, c'est intime, ça ! Ce qu'on

poste sur Facebook, c'est personnel... quand même ! » Pour elle, l'obscénité n'est pas dans l'échange avec ses amis, fût-il un échange public, mais bien dans le regard que pourraient porter des adultes sur ce qu'elle ne leur confie pas, au point où précisément il s'agit de ce qu'ils n'ont pas à voir, de ce qui ne les regarde pas, le point où il s'agit de faire sans eux. Nous sommes donc convoqués sur cette question de la pudeur, dans une déclinaison actuelle, qui ne devrait pas nous effaroucher.

David Bernard : Du point de vue de la psychanalyse, « privé » et « public » ne sont pas à opposer, il y a une porte entre les deux pour une raison structurale très précise. Ce qui fait l'intime, c'est ce qu'on a perdu et que l'on va supposer que l'Autre a. C'est une des raisons pour lesquelles Lacan a pu parler de l'extime en lieu et place de l'intime du privé. Cette jeune fille nous rappelle que c'est logique que du privé s'échange en public, saint Augustin en parlait déjà. Entre eux, les jeunes vont tenter d'inventer une façon de faire, séparément de l'Autre parental. Ce « séparément » est ici essentiel. Il vaut aussi pour les adultes qui ont à supporter les inventions des adolescents. Je suis frappé de voir que l'on met davantage l'accent sur les risques, qui existent bien sûr, de ce qui s'invente à l'adolescence, plutôt que sur ses vertus, qui existent aussi. Il y a ce livre au titre un peu provocateur, *La Vie privée, un problème de vieux cons*⁵ ? Il passe en revue tout ce qui peut se dire de très sévère sur le rapport des jeunes avec Internet, les réseaux sociaux, et pointe en somme la difficulté d'accueillir le nouveau, ainsi que l'on nommait l'adolescent dans l'Antiquité. En somme, on parle beaucoup plus de la crise des adolescents que de la difficulté parentale de supporter et d'accueillir quelque chose qui n'est pas ce que la génération d'avant avait programmé. Hannah Arendt y insiste de façon très juste dans *La Crise de la culture*.

Vous connaissez l'histoire de ces deux jeunes filles qui, dans la voiture du père de l'une d'elles, sont sur leur téléphone. Le père un peu surpris de les voir chacune sur leur smartphone leur suggère de plutôt parler ensemble, ce à quoi sa fille rétorque que justement elles ne souhaitent pas qu'il entende ce qu'elles ont à se dire, et que pour cette raison elles sont en train de s'envoyer des textos ! L'invention et l'utilisation des réseaux sociaux rejoignent par ailleurs la question de l'initiation, sur laquelle Lacan insiste beaucoup, pour dire que là où il y a un manque de savoir, il reste à inventer quelque chose. Bien sûr, cela est récupéré aujourd'hui par tous les as du *marketing*. Freud le disait déjà, il y a le détachement d'avec les parents mais c'est un détachement qui ne va pas sans chercher d'autres références, d'autres figures. Et là le *marketing* va venir dire ce qu'il faut pour être dans le coup !

La jeune fille rencontrée hier parlait de ça également, de la difficulté radicale que cela peut être d'être rejeté par les autres qui, eux, arrivent à faire bande. Là où un jeune cherche à se faire une place, s'il est rejeté, cela peut le confronter en effet à une grande solitude. Faute de pouvoir être accueilli comme sujet désirant, le sujet peut s'éprouver comme réduit à un objet, un objet de trop, rejeté par l'autre, « le boulet », etc.

Il faudrait également sur ces questions donner son poids structural à la question du virtuel. N'y a-t-il pas toujours un écran dans la rencontre avec l'autre ?

Marie-José Latour : Peut-être ne faut-il pas perdre de vue que le premier des écrans, c'est le fantasme. L'écran de nos appareils numériques est une déclinaison contemporaine de nos feuilles blanches et autres. Cette forme nouvelle nous oblige à nous déplacer un petit peu et à penser autrement.

Cela me conduit à évoquer le film dont il est question également dans *Effraction de la pudeur* ⁶, film que j'ai eu l'occasion de voir récemment en présence d'un de ses réalisateurs : *Eau argentée, Syrie autoportrait*. Ce film a été réalisé en 2014 par Ossama Mohammed et Wiam Simav Bedirxan. Depuis 2011, le cinéaste syrien Ossama Mohammed est exilé en France pour avoir critiqué le régime de Bachar el-Assad. À travers les vidéos postées sur Youtube par les cinéastes amateurs, il compose un film à partir de cette mosaïque d'images, souvent de très mauvaise qualité, et à partir de sa rencontre avec Simav Bedirxan dont il reçoit un jour un message sur son ordinateur. Depuis Homs assiégée, elle lui demande : « Qu'est-ce que tu filmerais si tu étais à ma place ? » Le montage du film fait surgir quelques questions inconfortables : que suis-je en train de faire ? Qu'est-ce que regarder ? Un regard peut-il être innocent ?

Les cinéastes nous rappellent qu'on ne saurait échapper au cadrage. Dès que l'on regarde le monde, on le regarde à partir d'une place, d'un endroit, déterminant une part de ce que l'on voit et de ce que l'on ne voit pas. Ainsi, ce que voit de la Syrie Ossama Mohammed depuis Paris n'est pas ce que Simav voit du même pays depuis Homs ou Alep. C'est par le montage que quelque chose de profondément bouleversant se dessine. Le montage fait surgir la place du sujet, une autre place que celle de victime. Patrick Hochart ⁷ remarque très justement dans le livre qu'on peut « faire honte » mais qu'on ne peut pas « faire pudeur ». La pudeur est liée à la question du sujet. C'est ce que j'ai aussi entendu lorsque cette jeune fille s'est indignée de l'intrusion de ses parents et c'est ce mouvement de pudeur qui lui permet de penser sa responsabilité dans ce qu'elle donne à voir.

Il ne faut donc pas perdre de vue les différentes fonctions de l'écran, soulignons-en au moins deux : projection et protection. Chacun qui a affaire aux écrans a affaire à cela.

David Bernard : Le problème, me semble-t-il, c'est le risque, *via* les écrans, d'une homogénéisation des modalités de jouir. Dans les jeux vidéo par exemple, il s'y invente beaucoup de choses, mais le marché récupère cette dynamique pour que le *youtubeur* très suivi soit en même temps le support de la vente de tout un tas de produits qui n'ont pas grand-chose à voir avec sa création. C'est là qu'il y a un risque, à partir du moment où l'écran n'est pas celui à partir de quoi on peut vagabonder, donner des suites à son désir d'Autre chose.

Aujourd'hui certains collègues enseignants se plaignent de ce que les étudiants regardent leurs écrans pendant les cours ; certes, nous ne regardions pas les écrans, mais ne regardions-nous pas par les fenêtres ? Quand est-ce que le cours était si génial que tous les étudiants étaient en train de le suivre béatement ? Le problème c'est quand le cadre, par lequel on pourrait donner des suites métonymiques au désir, se trouve envahi immédiatement par quelque chose, une publicité par exemple, qui vient sur l'écran, alors qu'on ne l'a pas demandé. C'est ça qui est dramatique, la pub qui s'impose à vous et qui vient boucher ce que vous vouliez voir, pour vous dire ce qu'il faut aller voir ; là se trouve l'obscénité, on pourrait dire l'obscénité marchande.

Sophie Pinot : C'est l'obscénité du « tout vu, tout su, tout entendu », quand plus rien ne permet d'empêcher l'effraction, c'est là que ça devient problématique.

David Bernard : Le souci de Lacan était de réveiller son auditoire, son jeune auditoire. Il était très dur avec les jeunes, quand il relevait leur façon éhontée de participer au système capitaliste. Quand il propose de faire de la pudeur une vertu, c'est parce que, dit-il, « on ne la verra plus ». Je souligne : Lacan ne dit pas que la vertu de la pudeur disparaîtra, mais qu'on ne la verra plus. Il parle ici de la pudeur comme vertu⁸ non pas au sens de la morale, mais au sens de l'éthique analytique. Il s'agit là d'une pudeur structurale, comme affect, signe de la rencontre du réel, et donc de la vérité comme « pas toute à se dire ». La pudeur sera ainsi une vertu, dans la mesure où elle permettra au sujet de mieux se situer au regard de ce réel. Et d'ailleurs, n'est-elle pas au principe même de l'association libre, laquelle invite à ne céder ni devant la pudeur, ni devant la honte, mais à déchiffrer

de quoi ces affects sont le signe ? *A contrario*, on ne verra plus la vertu de la pudeur dans un temps où la logique scientifico-capitaliste voudrait imposer l'idée d'une vérité comptable, entièrement calculable, et donc dévoilable.

Il fit d'ailleurs une remarque similaire sur la honte. « Vous êtes servis, il n'y a plus de honte », dira-t-il également à son auditoire. Il n'y a plus de honte en apparence quand on s'aliène à la demande du discours contemporain, et que cela vient alors gonfler la suffisance moïque. Raison pour laquelle il invitait ses élèves à faire ou à refaire une tranche d'analyse, laquelle les conduira à retomber sur « une honte de vivre gratinée ». Ainsi, il n'y a plus de honte, aussi bien que, à la mesure même de cette tentative d'effacement, de la honte en retour ! Une honte de vivre, qui restera alors à déchiffrer.

Marie-José Latour : C'est le fait même de parler qui voile...

David Bernard : ... et qui dénude. Les deux.

Marie-José Latour : Oui, très juste. Giorgio Agamben pose la question de savoir s'il y a une nudité humaine. En effet, « nu comme un ver », pour l'être parlant, ce n'est pas possible. Il ou elle ne peut pas être nu comme le ver, puisque le ver ne sait pas qu'il est nu ; ne parlant pas, il n'est pas confronté à l'alternative de l'être ou pas !









David Bernard : Le problème, lorsqu'ils se retrouvent nus, c'est : où vont-ils aller ? C'est la question de tout adolescent, la question de son orientation. Que l'on peut entendre sur le plan structural : que vais-je faire de mon désir ? Vais-je aller à gauche ou à droite pour savoir et trouver comment rencontrer l'autre ? Il y a ici l'appel structural au fameux conseiller d'orientation. Et là est le vrai risque, pour Lacan. Il va beaucoup parler à propos de la jeunesse du risque de l'égarement. Là où pourrait s'inventer quelque chose qui permettrait de donner des suites singulières au désir, au fantasme, à l'écran de chacun, singulier, le risque est de s'égarer en allant rejoindre ce qui est commandé par la multitude des offres à jouir du discours capitaliste. Le risque est d'aller totalement se formater à la logique capitaliste, sur fonds de reniement de son propre désir, avec les effets délétères de retour de ce reniement.

Marie-José Latour : Ce serait donc cela, l'effraction souhaitable de la pudeur. Ce serait une effraction soustractive, en quelque sorte. Une effraction en creux dans la volonté de transparence, dans notre difficulté à supporter le

sens interdit que certains enfants ne manquent pas d'afficher sur la porte de leur chambre.

David Bernard : La pudeur, c'est un effet de langage qui n'est pas d'éducation. Ce n'est pas une simple convention, imaginaire et culturelle, mais un effet de la marque du langage sur le corps jouissant de l'être parlant.

Mots-clés : pudeur, honte, obscénité, époque, jouissance, séparation.

-
1.  C. Christien-Prouet (sous la direction de), *Effraction de la pudeur*, Toulouse, Érès, coll. « Centre Primo Levi », 2016.
 2.  D. Bernard, *Lacan et la honte*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2011.
 3.  A. Cote, « Haine et violence », *Mensuel* de l'EPFCL, n° 104, mars 2016.
 4.  Lors de l'entretien clinique à l'unité de Pau du CCPSO le 5 mai 2017.
 5.  J.-M. Manach, *La Vie privée, un problème de vieux cons ?* Limoges, Éd. Fyp, coll. « Présence », 2010.
 6.  A. Kalisky, « Quand le dévoilement restaure la pudeur. Du cinéma du tueur au cinéma de la victime », dans *Effraction de la pudeur*, *op. cit.*, p. 233-248.
 7.  P. Hochart, « Le tact de l'âme », dans *Effraction de la pudeur*, *op. cit.*, p. 27.
 8.  C. Soler, « La pudeur, une vertu », dans *Effraction de la pudeur*, *op. cit.*

Bulletin d'abonnement au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version papier : 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

Vente des *Mensuels* papier à l'unité

Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €

Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

Prix spécial pour 5 numéros : 25 €

Numéros spéciaux : 8 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :
www.champlacanianfrance.net